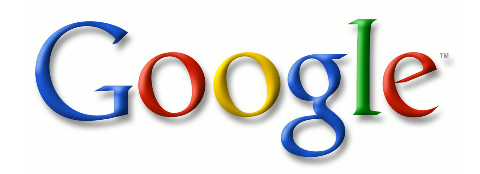
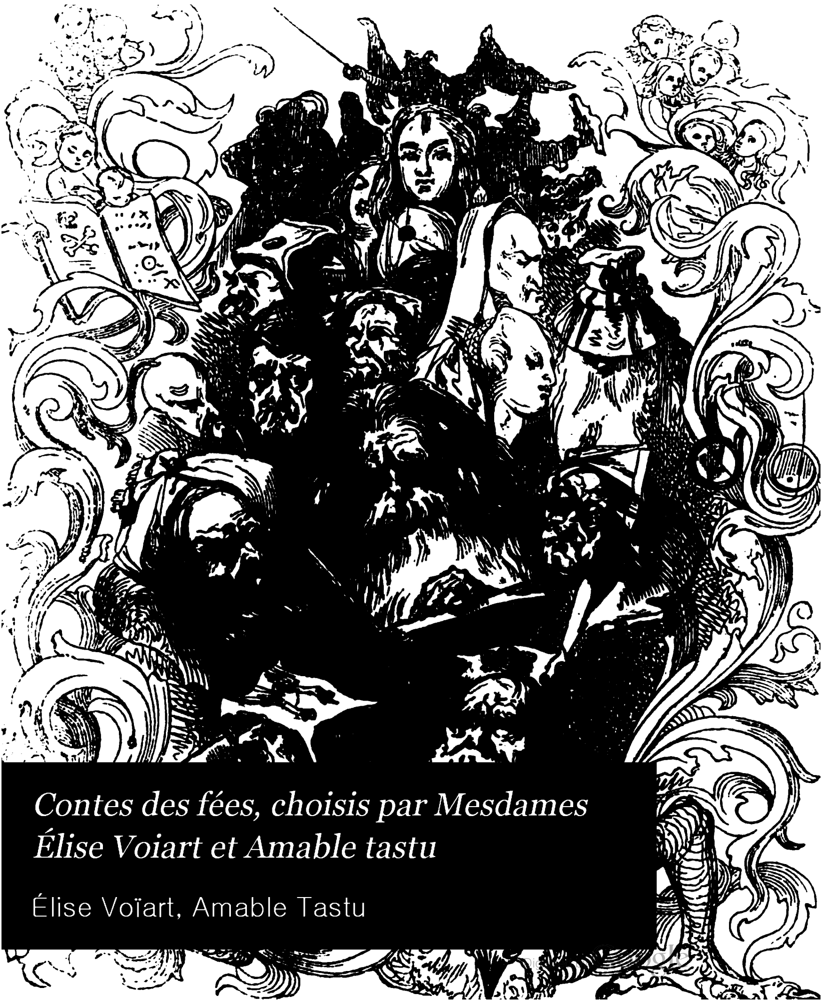



Contes des fées, choisis par Mesdames Élise Voiart et Amable tastu
Élise Voïart, Amable Tastu



LE LIVRE

DES ENFANTS.

PARIS, IMPRIMERIE D'EVERAT et Ce,
rue du Cadran, n. 16.



Fées, Enchanteurs, Lutins.


LE LIVRE DES ENFANTS;
CONTES DES FÉES,
CHOISIS
PAR MESDAMES ÉLISE VOIART ET AMABLE TASTU.
PARIS,
CHEZ PAULIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, 33.
1837.


AUX ENFANS
POUR LES RECRÉER EN EXERÇANT
LEUR IMAGINATION;
pour former leur goût par des
MODÈLES
DE LANGAGE.
CONTE
CONTE
CONTE
CONTE





CONTES
DES FÉES.

—

LE PRINCE DÉSIR ET LA PRINCESSE MIGNONNE.

—

Il y avait une fois un roi qui aimait passionnément une princesse ; mais elle ne pouvait se marier, parce qu'elle était enchantée. Il alla trouver une fée, pour savoir comment il devait faire pour être aimé de cette princesse. La fée lui dit :

Vous savez que la princesse a un gros chat qu'elle aime beaucoup; elle doit épouser celui qui sera assez adroit pour marcher sur la queue de son chat. Le prince dit en lui-même: cela ne sera pas fort difficicle. Il quitta donc la fée, déterminé à écraser la queue du chat plutôt que de manquer à marcher dessus. Il courut au palais de sa maîtresse; Minon vint au-devant de lui, faisant le gros dos, comme il avait coutume; le roi leva le pied; mais lorsqu'il croyait l'avoir mis sur la queue, Minon se retourna si vite, qu'il ne prit rien sous son pied. Il fut pendant huit jours à chercher à marcher sur cette fatale queue; mais il semblait qu'elle fût pleine de vif-argent, car elle remuait toujours. Enfin le roi eut le bonheur de surprendre Minon pendant qu'il était endormi, et lui appuya le pied sur la queue de toute sa force. Minon se réveilla en miaulant horriblement; *puis tout à coup il prit la figure d'un grand homme*, et regardant le prince avec des yeux pleins de colère, il lui dit: « Tu épouseras la princesse, puisque tu as détruit l'enchantement qui t'en empêchait, mais je m'en vengerai. Tu auras un fils qui sera toujours malheureux, jusqu'au moment où il connaîtra qu'il a le nez trop long, et, si tu parles de la menace que je te fais, tu mourras sur-le-champ. » Quoique le roi fût fort effrayé de voir ce grand homme, qui était un enchanteur, il ne

put s'empêcher de rire de cette menace. Si mon fils a le nez



trop long, dit-il en lui-même, à moins qu'il ne soit aveugle ou manchot, il pourra toujours le voir ou le sentir. L'enchanteur ayant disparu, le roi fut trouver la princesse, qui consentit à l'épouser; mais il ne vécut pas longtemps avec elle, et mourut au bout de huit mois. Un mois après la reine mit au monde un petit prince qu'on nomma Désir. Il avait de grands yeux bleus, les plus beaux du monde; une jolie petite bouche; mais son nez était si grand, qu'il lui couvrait la moitié du visage. La reine fut inconsolable quand elle vit ce grand nez; mais les dames qui étaient à côté d'elle lui dirent

que ce nez n'était pas aussi grand qu'il le lui paraissait ; que c'était un nez à la romaine, et qu'on voyait, par les histoires, que tous les héros avaient un grand nez. La reine, qui aimait son fils à la folie, fut charmée de ce discours, et, à force de regarder Désir, son nez ne lui parut plus aussi grand. Le prince fut élevé avec soin, et, sitôt qu'il sut parler, on faisait devant lui toutes sortes de mauvais contes sur les personnes qui avaient le nez court. On ne souffrait auprès de lui que ceux dont le nez ressemblait un peu au sien, et les



courtisans, pour faire leur cour à la reine et à son fils, *tiraient plusieurs fois par jour le nez de leurs enfants, pour le*

faire allonger; mais ils avaient beau faire, ils paraissaient camards auprès du prince Désir. Quand il fut raisonnable, on lui apprit l'histoire, et, quand on lui parlait de quelque grand prince ou de quelque belle princesse, on disait toujours qu'ils avaient le nez long. Toute sa chambre était pleine de tableaux où il y avait de grands nez, et Désir s'accoutuma si bien à regarder la longueur du nez comme une perfection, qu'il n'eût pas voulu, pour une couronne, faire ôter une ligne du sien. Lorsqu'il eut vingt ans, et qu'on pensa à le marier, on lui présenta le portrait de plusieurs princesses. Il fut enchanté de celui de Mignonne. C'était la fille d'un grand roi et elle devait avoir plusieurs royaumes; mais Désir n'y pensait seulement pas, tant il était occupé de sa beauté. Cette princesse, qu'il trouvait charmante, avait pourtant un petit nez retroussé, qui faisait le plus joli effet du monde sur son visage, mais qui jeta les courtisans dans le plus grand embarras. Ils avaient pris l'habitude de se moquer des petits nez, et il leur échappait quelquefois de rire de celui de la princesse; mais Désir n'entendait pas raillerie sur cet article, et il chassa de sa cour deux courtisans qui avaient osé parler mal du nez de Mignonne. Les autres, devenus sages, par cet exemple, se corrigèrent et il y en eut un qui dit au prince qu'à la vérité un homme ne pouvait pas être ai-

mable sans avoir un grand nez; mais que la beauté des femmes était différente, et qu'un savant, qui parlait grec, lui avait dit qu'il avait lu dans un vieux manuscrit grec que la belle Cléopâtre avait le bout du nez retroussé. Le prince fit un présent magnifique à celui qui lui dit cette bonne nouvelle, et il fit partir des ambassadeurs pour aller demander Mignonne en mariage. On la lui accorda, et il fut au-devant d'elle plus de trois lieues, tant il avait envie de la voir; mais lorsqu'il s'avançait pour lui baiser la main, on vit *descendre l'enchanteur, qui enleva la princesse à ses yeux, et le rendit inconsolable.*



Désir résolut de ne point rentrer dans son royaume qu'il n'eût retrouvé Mignonne. Il ne voulut permettre à aucun de ses courtisans de le suivre, et étant monté sur un bon cheval, il lui mit la bride sur le cou, et lui laissa prendre le

chemin qu'il voulut. Le cheval entra dans une grande plaine, où il marcha toute la journée sans trouver une seule maison. Le maître et l'animal mouraient de faim; enfin, sur le soir, il vit une caverne où il y avait de la lumière. Il entra, et vit une petite vieille qui paraissait avoir plus de cent ans. Elle mit ses lunettes pour regarder le prince; mais elle fut long-temps sans pouvoir les faire tenir, parce que son nez était trop court. Le prince et la fée (car c'en était une) firent chacun un éclat de rire en se regardant, et s'écrièrent tous deux en même temps : *Ah! quel drôle de nez!* —Pas si drôle que le vôtre, dit Désir à la fée; mais, madame, laissons nos nez pour ce qu'ils sont, et soyez assez bonne pour me donner quelque chose à manger; car je meurs de faim, aussi-bien que mon pauvre cheval.—De tout mon cœur, lui dit la fée. Quoique votre nez soit ridicule, vous n'en êtes pas moins le fils du meilleur de mes amis. J'aimais le roi votre père comme mon frère; il avait le nez fort bien fait, ce prince. Et que manque-t-il au mien? dit Désir.— Oh! il n'y manque rien, reprit la fée; au contraire, il n'y a que trop d'étoffe : mais n'importe, on peut être fort honnête homme et avoir le nez trop long. Je vous disais donc que j'étais l'amie de votre père; il me venait voir souvent dans ce temps-là; et à propos de ce temps-là, savez-vous bien que

j'étais fort jolie alors; il me le disait. Il faut que je vous conte une conversation que nous eûmes ensemble, la dernière fois qu'il me vit.—Eh! madame, dit Désir, je vous écouterai avec bien du plaisir quand j'aurai soupé: pensez, s'il vous plaît, que je n'ai pas mangé d'aujourd'hui.— Le pauvre garçon, dit la fée, il a raison, je n'y pensais pas. Je vais donc vous donner à souper, et pendant que vous mangerez je vous dirai mon histoire en quatre paroles, car je n'aime pas les longs discours. Une langue trop longue est encore plus insupportable qu'un grand nez, et je me souviens, quand j'étais jeune, qu'on m'admirait, parce que je n'étais pas une grande parleuse: on le disait à la reine ma mère; car, telle que vous me voyez, je suis la fille d'un grand roi. Mon père...—Votre père mangeait quand il avait faim, lui dit le prince, en l'interrompant.—Oui, sans doute, lui dit la fée, et vous souperez aussi tout à l'heure: je voulais vous dire seulement que mon père...—Et moi, je ne veux rien écouter que je n'aie à manger,» dit le prince, qui commencait à se mettre en colère. Il se radoucit pourtant, car il avait besoin de la fée, et il lui dit:—Je sais que le plaisir que j'aurais en vous écoutant pourrait me faire oublier la faim; mais mon cheval qui ne vous entendra pas, a besoin de prendre quelque nourriture. La fée se rengorgea à ce compliment.

—Vous n'attendrez pas davantage, lui dit-elle en appelant ses domestiques ; vous êtes bien poli, *et malgré la grandeur énorme de votre nez, vous êtes fort aimable*.—Peste soit de la



vieille avec mon nez ! dit le prince en lui-même ; on dirait que ma mère lui a volé l'étoffe qui manque au sien : si je n'avais pas besoin de manger, je laisserais là cette babillarde, qui croit être petite parleuse. Il faut être bien sot, pour ne pas connaître ses défauts : voilà ce que c'est que d'être née princesse ; les flatteurs l'ont gâtée, et lui ont persuadé qu'elle parlait peu. « Pendant que le prince pensait cela, les servantes mettaient la table, et le prince admirait la fée, qui leur faisait mille questions, seulement pour avoir le plaisir de parler : il admirait surtout une femme de chambre, qui, à pro-

pos de tout ce qu'elle voyait, louait sa maîtresse sur sa discrétion. « Parbleu! pensait-il en mangeant, je suis charmé d'être venu ici. Cet exemple me fait voir combien j'ai fait sagement de ne pas écouter les flatteurs. Ces gens-là nous louent effrontément, nous cachent nos défauts et les changent en perfections; pour moi, je ne serai jamais leur dupe; je connais mes défauts, Dieu merci. » Le pauvre Désir le croyait bonnement, et ne sentait pas que ceux qui avaient loué son nez, se moquaient de lui, comme la femme de chambre de la fée se moquait d'elle; car le prince vit qu'elle se tournait de temps en temps pour rire. Pour lui, il ne disait mot, et mangeait de toutes ses forces. « Mon prince, lui dit la fée, quand il commençait à être rassasié, tournez-vous un peu, je vous prie, votre nez fait une ombre qui m'empêche de voir ce qui est sur mon assiette. Ah çà, parlons de votre père : j'allais à sa cour dans le temps qu'il n'était qu'un petit garçon; mais il y a quarante ans que je suis retirée dans cette solitude. Dites-moi un peu comment l'on vit à la cour à présent; les dames aiment-elles toujours à courir? De mon temps on les voyait le même jour à l'assemblée, aux spectacles, aux promenades, au bal... Que votre nez est long! je ne puis m'accoutumer à le voir. — En vérité, madame, lui répondit Désir, cessez de parler de mon nez : il est

comme il est, que vous importe? j'en suis content, je ne voudrais pas qu'il fût plus court; chacun l'a comme il peut. —Oh! je vois bien que cela vous fâche, mon pauvre Désir, dit la fée, ce n'est pourtant pas mon intention, au contraire, je suis de vos amies, et je veux vous rendre service; mais malgré cela, je ne puis m'empêcher d'être choquée de votre nez; je ferai pourtant en sorte de ne vous en plus parler; je m'efforcerai même de penser que vous êtes camard; quoiqu'à dire la vérité, il y ait assez d'étoffe dans ce nez pour en faire trois raisonnables. » Désir, qui avait soupé, s'impatienta tellement des discours sans fin que la fée faisait sur son nez, qu'il se jeta sur son cheval, et sortit. Il continua son voyage; et partout où il passait, il croyait que tout le monde était fou, parce que tout le monde parlait de son nez; mais, malgré cela, on l'avait si bien accoutumé à entendre dire que son nez était beau, qu'il ne put jamais convenir avec lui-même qu'il fût trop long. La vieille fée, qui voulait lui rendre service malgré lui, s'avisa d'enfermer Mignonne dans un palais de cristal, et mit ce palais sur le chemin du prince. Désir, transporté de joie, s'efforça de le casser; mais il n'en put venir à bout: désespéré, il voulut s'approcher pour parler du moins à la princesse, qui, de son côté, approchait aussi sa main de la glace. Il voulait baiser cette main, mais

de quelque côté qu'il se tournât, il ne pouvait y porter la bouche, parce que son nez l'en empêchait. Il s'aperçut, pour la première fois, de son extraordinaire longueur, et le prenant avec sa main pour le ranger de côté : « Il faut avouer, dit-il, que mon nez est trop long. » Dans le moment, le palais de cristal tomba par morceaux, *et la vieille, qui tenait Mignonne par la main, dit au prince* : « Avouez que vous



m'avez beaucoup d'obligation ; j'avais beau vous parler de votre nez, vous n'en auriez jamais reconnu le défaut s'il ne

fût devenu un obstacle à ce que vous souhaitiez. C'est ainsi que l'amour-propre nous cache les difformités de notre âme et de notre corps. La raison a beau chercher à nous les dévoiler, nous n'en convenons qu'au moment où ce même amour-propre les trouve contraires à ses intérêts. » Désir, dont le nez était devenu un nez ordinaire, profita de cette leçon; il épousa Mignonne, et vécut heureux avec elle un fort grand nombre d'années.





LA GRENOUILLE BIENFAISANTE.

Il était une fois un roi, qui soutenait depuis longtemps une guerre contre ses voisins : après plusieurs batailles, on mit le siége devant sa ville capitale ; il craignit pour la reine, et la voyant grosse, il la pria de se retirer dans un château qu'il avait fait fortifier et où il n'était jamais allé qu'une fois. La reine employa les prières et les larmes pour lui persuader de la laisser auprès de lui ; elle voulait partager sa fortune, et jeta les hauts cris lorsqu'il la mit dans son chariot pour la faire partir ; cependant il ordonna à ses gardes de l'accompagner, et lui promit de se dérober le plus secrètement qu'il pourrait pour l'aller voir : c'était une espérance dont il la flattait, car le château était fort éloigné, environné d'une épaisse forêt, et à moins d'en savoir bien les routes, l'on n'y pouvait arriver.

La reine partit très-attendrie de laisser son mari dans les périls de la guerre; on la conduisait à petites journées, de crainte qu'elle ne fût malade de la fatigue d'un si long voyage; enfin elle arriva dans son château, bien inquiète et bien chagrine. Après qu'elle se fut assez reposée, elle voulut se promener aux environs, et elle ne trouvait rien qui pût la divertir; elle jetait les yeux de tous côtés; *elle voyait de*



grands déserts qui lui donnaient plus de chagrins que de plaisirs; *elle les regardait tristement*, et disait quelquefois:

« Quelle comparaison du séjour où je suis à celui où j'ai été toute ma vie! si j'y reste encore longtemps, il faut que je meure : à qui parler dans ces lieux solitaires? avec qui puis-je soulager mes inquiétudes, et qu'ai-je fait au roi pour m'avoir exilée? Il semble qu'il veuille me faire ressentir toute l'amertume de son absence, lorsqu'il me relègue dans un château si désagréable. »

C'est ainsi qu'elle se plaignait; et quoiqu'il lui écrivît tous les jours, et qu'il lui donnât de fort bonnes nouvelles du siége, elle s'affligeait de plus en plus, et prit la résolution de s'en retourner auprès du roi; mais comme les officiers qu'il lui avait donnés avaient ordre de ne la ramener que lorsqu'il lui enverrait un courrier exprès, elle ne témoigna point ce qu'elle méditait, et se fit faire un petit char, où il n'y avait place que pour elle, disant qu'elle voulait aller quelquefois à la chasse. Elle conduisait elle-même les chevaux, et suivait les chiens de si près, que les veneurs allaient moins vite qu'elle; par ce moyen elle se rendait maîtresse de son char, et de s'en aller quand elle voudrait. Il n'y avait qu'une difficulté, c'est qu'elle ne savait point les routes de la forêt; mais elle se flatta que les dieux la conduiraient à bon port; et après leur avoir fait quelques petits sacrifices, elle dit qu'elle voulait qu'on fît une grande chasse, et que

tout le monde y vînt, qu'elle monterait dans son char, que chacun irait par différentes routes pour ne laisser aucunes retraites aux bêtes sauvages. Ainsi l'on se partagea. La jeune reine, qui croyait bientôt revoir son époux, avait pris un habit très-avantageux; sa capeline était couverte de plumes de différentes couleurs, sa veste, toute garnie de pierreries, et sa beauté qui n'avait rien de commun, la faisait paraître une seconde Diane.

Dans le temps qu'on était le plus occupé du plaisir de la chasse, elle lâcha la bride à ses chevaux, et les anima de la voix et de quelques coups de fouet. Après avoir marché assez vite, ils prirent le galop, et ensuite le mors aux dents; le chariot semblait traîné par les vents, les yeux auraient eu peine à le suivre; la pauvre reine se repentit, mais trop tard, de sa témérité: « Qu'ai-je prétendu? disait-elle; me pouvait-il convenir de conduire toute seule des chevaux si fiers et si peu dociles? Hélas! que va-t-il m'arriver? ah! si le roi me croyait exposée au péril où je suis, que deviendrait-il, lui qui m'aime si chèrement, et qui ne m'a éloignée de sa ville capitale que pour me mettre en plus grande sûreté? Voilà comme j'ai répondu à ses tendres soins; et ce cher enfant que je porte dans mon sein va être aussi bien que moi la victime de mon imprudence. » L'air retentissait de ses doulou-

reuses plaintes; elle invoquait les dieux, elle appelait les fées à son secours, et les dieux et les fées l'avaient abandonnée : le chariot fut renversé, elle n'eut pas la force de se jeter assez promptement à terre, son pied demeura pris entre la roue et l'essieu. Il est aisé de croire qu'il ne fallait pas moins qu'un miracle pour la sauver après un si terrible accident.

Elle resta enfin étendue sur la terre, au pied d'un arbre; elle n'avait ni pouls ni voix; son visage était tout couvert de sang. Elle était demeurée longtemps en cet état; lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle vit auprès d'elle une femme d'une grandeur gigantesque, *couverte seulement de la peau d'un lion, ses bras et ses jambes étaient nus*, ses cheveux, noués ensemble avec une peau sèche de serpent, dont la tête pendait sur ses épaules, une massue de pierre à la main, qui lui servait de canne pour s'appuyer, et un carquois plein de flèches au côté. Une figure si extraordinaire persuada la reine qu'elle était morte; car elle ne croyait pas qu'après de si grands accidents elle dût vivre encore, et parlant tout bas : « Je ne suis point surprise, dit-elle, qu'on ait tant de peine à se résoudre à la mort, ce qu'on voit en l'autre monde est bien affreux. » La géante qui l'écoutait ne put s'empêcher de rire de l'opinion où elle était d'être morte : « Reprends tes esprits, lui dit-elle, sache que tu es encore au nombre



des vivants; mais ton sort ne sera guère moins triste. Je suis la fée Lionne, qui demeure proche d'ici; il faut que tu viennes passer ta vie avec moi, » La reine la regarda tristement et lui dit : « Si vous vouliez, madame Lionne, me remener dans mon château et prescrire au roi ce qu'il vous donnera pour ma rançon, il m'aime si chèrement, qu'il ne refuserait pas même la moitié de son royaume. — Non, lui dit-elle, je suis suffisamment riche; je m'ennuyais depuis quelque temps d'être seule, tu as de l'esprit, peut-être que

tu me divertiras. » En achevant ces paroles, elle prit la figure d'une lionne, et chargeant la reine sur son dos, elle l'emporta au fond de la terrible grotte : dès qu'elle y fut, elle la guérit avec une liqueur dont elle la frotta.

Quelle surprise et quelle douleur pour la reine, de se voir dans cet affreux séjour ! l'on y descendait par dix mille marches, qui conduisaient jusqu'au centre de la terre, où se trouvait un grand lac de vif-argent couvert de monstres dont les différentes figures auraient épouvanté une reine moins timide. Quelques racines sèches et des marrons d'Inde, c'est tout ce qui s'offrait pour soulager la faim des infortunés qui tombaient entre les mains de la fée Lionne.

Sitôt que la reine se trouva en état de travailler, la fée lui dit qu'elle pouvait se faire une cabane, parce qu'elle resterait touta sa vie avec elle. A ces mots, cette princesse n'eut pas la force de retenir ses larmes : « Hé ! que vous ai-je fait, s'écria-t-elle, pour me garder ici ? Si la fin de ma vie, que je sens approcher, vous cause quelque plaisir, donnez-moi la mort, c'est tout ce que j'ose espérer de votre pitié ; mais ne me condamnez point à passer une longue et déplorable vie sans mon époux. » La Lionne se moqua de sa douleur, et lui dit qu'elle lui conseillait d'essuyer ses pleurs, et d'essayer de lui plaire ; que si elle prenait une autre conduite,

elle serait la plus malheureuse personne du monde. « Que faut-il donc faire, répliqua la reine, pour toucher votre cœur? — J'aime, lui dit-elle, les pâtés de mouches; je veux que vous trouviez le moyen d'en avoir assez pour m'en faire un très-grand et très-excellent. — Mais, lui dit la reine, je n'en vois point ici; quand il y en aurait, il ne fait pas assez clair pour les attraper; et quand je les attraperais, je n'ai jamais fait de pâtisserie : de sorte que vous me donnez des ordres que je ne puis exécuter. — N'importe, dit l'impitoyable Lionne, je veux ce que je veux. »

La reine ne répliqua rien; elle pensa qu'en dépit de la cruelle fée, elle n'avait qu'une vie à perdre, et en l'état où elle était, que pouvait-elle craindre? Au lieu donc d'aller chercher des mouches, elle s'assit sous un if, pour y pleurer tout à son aise.

Elle aurait ainsi pleuré longtemps, si elle n'avait pas entendu au-dessus de sa tête le triste coassement d'un corbeau. Elle leva les yeux, et à la faveur du peu de lumière qui éclairait le rivage, elle vit en effet un gros corbeau qui tenait une grenouille, bien intentionné de la croquer. « Encore que rien ne se présente ici pour me soulager, dit-elle, je ne veux pas négliger de sauver une pauvre grenouille, qui est aussi affligée en son espèce que je le suis dans la mienne. »

Elle se servit du premier bâton qu'elle trouva sous sa main, et fit quitter prise au corbeau. La grenouille tomba, resta quelque temps étourdie, et reprenant ensuite ses esprits grenouilliques : « Belle reine, lui dit-elle, vous êtes la seule personne bienfaisante que j'aie vue en ces lieux, depuis que la curiosité m'y a conduite. — Par quelle merveille parlez-vous, petite grenouille, répondit la reine, et qui sont les personnes que vous voyez ici? car je n'en ai encore aperçu aucune. — Tous les monstres dont ce lac est couvert, reprit Grenouillette, ont été dans le monde, les uns sur le trône, les autres dans la confidence de leurs souverains ; le destin les envoie ici pour quelque temps, sans qu'aucun de ceux qui y viennent retournent meilleurs et se corrigent. — Je comprends bien, dit la reine, que plusieurs méchants ensemble n'aident pas à s'amender ; mais à votre égard, ma commère la grenouille, que faites-vous ici? — La curiosité m'a fait entreprendre d'y venir, répliqua-t-elle ; je suis demi-fée ; mon pouvoir est borné en de certaines choses, et fort étendu en d'autres : si la fée Lionne me reconnaissait dans ses états, elle me tuerait.

— Comment est-il possible, lui dit la reine, que fée ou demi-fée, un corbeau ait été prêt à vous manger? — Deux mots vous le feront comprendre, répondit la grenouille :

lorsque j'ai mon petit chaperon de roses sur ma tête, dans



lequel consiste ma plus grande vertu, je ne crains rien ; mais malheureusement je l'avais laissé dans le marécage, quand ce maudit corbeau est venu fondre sur moi. J'avoue, madame, que sans vous je ne serais plus ; et puisque je vous dois la vie, si je peux quelque chose pour le soulagement de la vôtre, vous pouvez m'ordonner tout ce qu'il vous plaira. — Hélas ! ma chère grenouille, dit la reine, la mauvaise fée qui me retient captive veut que je lui fasse un pâté de mouches ; il n'y en a point ici ; quand il y en aurait, on n'y voit pas assez clair pour les attraper ; et je cours grand risque de mourir sous ses coups. — Laissez-moi faire, dit la grenouille, avant qu'il soit peu je vous en fournirai. » Elle se frotta aussitôt de sucre, et plus de six mille grenouilles de ses amies en firent autant : elle fut ensuite dans un en-

droit rempli de mouches; la méchante fée en avait là un magasin, exprès pour tourmenter de certains malheureux. Dès qu'elles sentirent le sucre, elles s'y attachèrent, et les officieuses grenouilles revinrent au grand galop où la reine était. Il n'a jamais été une telle capture de mouches, ni un meilleur pâté que celui qu'elle fit à la fée Lionne. Quand elle le lui présenta, elle en fut très-surprise, ne comprenant point par quelle adresse elle avait pu les attraper.

La reine étant exposée à toutes les intempéries de l'air, qui était empoisonné, coupa quelques cyprès pour commencer à bâtir sa maisonnette. La grenouille vint lui offrir généreusement ses services, et se mettant à la tête de toutes celles qui avaient été quérir les mouches, elles aidèrent à la reine à élever un petit bâtiment, le plus joli du monde; mais elle y fut à peine couchée, que les monstres du lac, jaloux de son repos, vinrent la tourmenter par le plus horrible charivari que l'on eût entendu jusqu'alors. *Elle se leva tout effrayée* et s'enfuit; c'est ce que les monstres demandaient. Un dragon, jadis tyran d'un des plus beaux royaumes de l'univers, en prit possession.

La pauvre reine affligée voulut s'en plaindre, mais vraiment on se moqua bien d'elle; les monstres la huèrent, et la fée Lionne lui dit que si à l'avenir elle l'étourdissait de



ses lamentations, elle la rouerait de coups. Il fallut se taire et recourir à la grenouille, qui était bien la meilleure personne du monde. Elles pleurèrent ensemble ; car aussitôt qu'elle avait son chaperon de roses, elle était capable de rire et de pleurer tout comme un autre. « J'ai, lui dit-elle, une si grande amitié pour vous, que je veux recommencer votre bâtiment, quand tous les monstres du lac devraient s'en désespérer. » Elle coupa sur-le-champ du bois, et le petit palais rustique de la reine se trouva fait en si peu de temps qu'elle s'y retira la même nuit.

La grenouille attentive à tout ce qui était nécessaire à la

reine, lui fit un lit de serpolet et de thym sauvage. Lorsque la méchante fée sut que la reine ne couchait plus par terre, elle l'envoya quérir : Quels sont donc les hommes ou les dieux qui vous protègent? lui dit-elle. Cette terre, toujours arrosée d'une pluie de soufre et de feux, n'a jamais rien produit qui vaille une feuille de sauge; j'apprends malgré cela que les herbes odoriférantes croissent sous vos pas! — J'en ignore la cause, madame, lui dit la reine; et si je l'attribue à quelque chose, c'est à l'enfant dont je suis grosse, qui sera peut-être moins malheureux que moi.

— L'envie me prend, dit la fée, d'avoir un bouquet des fleurs les plus rares; essayez si la fortune de votre marmote vous en fournira; si elle y manque, vous ne manquerez pas de coups; car j'en donne souvent, et les donne toujours à merveille. » La reine se prit à pleurer; de telles menaces ne lui convenaient guère, et l'impossibilité de trouver des fleurs la mettait au désespoir.

Elle s'en retourna dans sa maisonnette; son amie la grenouille y vint : « Que vous êtes triste! dit-elle à la reine.— Hélas! ma chère commère, qui ne le serait? La fée veut un bouquet des plus belles fleurs; où les trouverai-je? Vous voyez celles qui naissent ici; il y va cependant de ma vie, si je ne la satisfais. — Aimable princesse, dit gracieusement

la grenouille, il faut tâcher de vous tirer de l'embarras où vous êtes : il y a ici une chauve-souris, qui est la seule avec qui j'ai lié commerce; c'est une bonne créature, elle va plus vite que moi; je lui donnerai mon chaperon de feuilles de roses; avec ce secours elle vous trouvera des fleurs.» La reine lui fit une profonde révérence; car il n'y avait pas moyen d'embrasser Grenouillette.

Celle-ci alla aussitôt parler à la chauve-souris, et quelques heures après elle revint, cachant sous ses ailes des fleurs admirables. La reine les porta bien vite à la mauvaise fée, qui demeura encore plus surprise qu'elle l'eût été, ne pouvant comprendre par quel miracle la reine était si bien servie.

Cette princesse rêvait incessamment aux moyens de pouvoir s'échapper. Elle communiqua son envie à la bonne grenouille, qui lui dit : « Madame, permettez-moi, avant toutes choses, que je consulte mon petit chaperon, et nous agirons ensuite selon ses conseils. » *Elle le prit, l'ayant mis sur un fétu, elle brûla devant quelques brins de genièvre*, des câpres, et deux petits pois verts; elle coassa cinq fois; puis la cérémonie finie, remettant le chaperon de roses, elle commença à parler comme un oracle.

« Le destin, maître de tout, dit-elle, vous défend de sor-





tir de ces lieux ; vous y aurez une princesse plus belle que la mère des amours ; ne vous mettez point en peine du reste, le temps seul peut vous soulager. »

La reine baissa les yeux, quelques larmes en tombèrent ; mais elle prit la résolution de croire son amie. « Tout au moins, lui dit-elle, ne m'abandonnerez-vous pas ; soyez à mes couches, puisque je suis condamné à les faire ici. » L'honnête grenouille s'engagea d'être sa Lucine, et la consola le mieux qu'elle put.

Mais il est temps de parler du roi. Pendant que ses ennemis le tenaient assiégé dans sa ville capitale, il ne pouvait envoyer sans cesse des courriers à la reine : cependant ayant

fait plusieurs sorties, il les obligea de se retirer, et il ressentit bien moins le bonheur de cet événement, par rapport à lui, qu'à sa chère reine, qu'il pouvait aller quérir sans crainte. Il ignorait son désastre; aucun de ses officiers n'avait osé l'en aller avertir. Ils avaient trouvé dans la forêt le chariot en pièces, les chevaux échappés, et toute la parure d'amazone qu'elle avait mise pour l'aller trouver.

Comme ils ne doutèrent point de sa mort, et qu'ils crurent qu'elle avait été dévorée, il ne fut question entre eux que de persuader au roi qu'elle était morte subitement. *A ces funestes nouvelles, il pensa mourir lui-même de douleur;* cheveux arrachés, larmes répandues, cris pitoyables, *sanglots, soupirs, et autres menus droits* du veuvage, rien ne fut épargné en cette occasion.



Après avoir passé plusieurs jours sans voir personne, et sans vouloir être vu, il retourna dans sa grande ville, traînant après lui un long deuil, qu'il portait mieux dans le cœur que dans ses habits. Tous les ambassadeurs des rois ses voisins vinrent le complimenter; et après les cérémonies qui sont inséparables de ces sortes de

catastrophes, il s'attacha à donner du repos à ses sujets, en les exemptant de guerre, et leur procurant un grand commerce.

La reine ignorait toutes ces choses : le temps vint de ses couches; elles furent très-heureuses : le Ciel lui donna une petite princesse, aussi belle que Grenouillette l'avait prédit; elles la nommèrent Moufette; et la reine avec bien de la peine, obtint permission de la fée Lionne de la nourrir; car elle avait grande envie de la manger, tant elle était barbare et féroce.



Moufette, la merveille de nos jours, avait déjà six mois, et la reine, en la regardant avec une tendresse mêlée de pitié, disait sans cesse : « Ha! si le roi ton père te voyait, ma pauvre petite, qu'il aurait de joie, que tu lui serais chère! Mais peut-être dans ce moment même il commence à m'oublier : il nous croit ensevelies pour jamais dans les horreurs de la mort; peut-être, dis-je, qu'une autre occupe dans son cœur la place qu'il m'y avait donnée. »

Ces tristes réflexions lui coûtaient bien des larmes; la grenouille, qui l'amait de bonne foi, la voyant pleurer ainsi, lui dit un jour : « Si vous voulez, madame, j'irai trouver le roi votre époux; le voyage est long; je chemine lentement; mais enfin un peu plus tôt ou un peu plus tard, j'espère arriver. Cette proposition ne pouvait être plus agréablement reçue qu'elle le fut; la reine joignit ses mains et les fit même joindre à Moufette, pour marquer à madame la grenouille l'obligation qu'elle lui aurait d'entreprendre un tel voyage. Elle l'assura que le roi n'en serait pas ingrat. « Mais, continua-t-elle, de quelle utilité lui pourra être de me savoir dans ce triste séjour? il lui sera impossible de m'en retirer. — Madame, reprit la grenouille, il faut laisser ce soin aux dieux et faire de notre côté ce qui dépend de nous.

Aussitôt elles se dirent adieu : la reine écrivit au roi avec son propre sang, sur un petit morceau de linge, car elle n'avait ni encre ni papier. Elle le priait de croire en toutes choses la vertueuse grenouille qui l'allait informer de ses nouvelles.

Elle fut un an et quatre jours à monter les dix mille marches qu'il y avait depuis la plaine noire, où elle laissait la reine, jusqu'au monde, et elle demeura une autre année à faire faire son équipage; car elle était trop fière pour vou-

loir paraître dans une grande cour comme une méchante grenouillette de marécage. Elle fit faire une litière assez grande pour mettre commodément deux œufs; elle était couverte toute d'écaille de tortue en dehors, doublée de peau de jeunes lézards; elle avait cinquante filles d'honneur; c'étaient de ces petites reines vertes qui sautillent dans les prés; chacune était montée sur un escargot, avec une selle à l'anglaise, la jambe sur l'arçon, d'un air merveilleux; *plusieurs rats d'eau, vêtus en pages, précédaient les lima-*



çons auxquels elle avait confié la garde de sa personne : enfin rien n'a jamais été si joli, surtout son chaperon de roses vermeilles, toujours fraîches et épanouies, lui séyait le

mieux du monde. Elle était un peu coquette de son métier; cela l'avait obligée de mettre du rouge et des mouches; l'on dit même qu'elle était fardée, comme sont la plupart des dames de ces pays-là; mais la chose approfondie, l'on a trouvé que c'étaient ses ennemis qui en parlaient ainsi.

Elle demeura sept ans à faire son voyage, pendant lesquels la pauvre reine souffrit des maux et des peines inexprimables; et sans la belle Moufette qui la consolait, elle serait morte cent et cent fois. Cette merveilleuse petite créature n'ouvrait pas la bouche et ne disait pas un mot qu'elle ne charmât sa mère; il n'était pas jusqu'à la fée Lionne qu'elle n'eût apprivoisée; et enfin, au bout de six ans que la reine avait passés dans cet horrible séjour, elle voulut bien la mener à la chasse, à condition que tout ce qu'elle tuerait serait pour elle.

Quelle joie pour la pauvre reine de revoir le soleil! Elle en avait si fort perdu l'habitude, qu'elle en pensa devenir aveugle. Pour Moufette, elle était si adroite, qu'à cinq ou six ans, rien n'échappait aux coups qu'elle tirait; par ce moyen, la mère et la fille adoucissaient un peu la férocité de la fée.

Grenouille chemina par monts et par vaux, de jour et de nuit; enfin elle arriva proche de la ville capitale où le roi faisait son séjour; elle demeura surprise de ne voir partout

que des danses et des festins; on riait, on chantait, et plus elle approchait de la ville, plus elle trouvait de joie et de jubilation. Son équipage marécageux surprenait tout le monde : chacun la suivait, et la foule devint si grande lorsqu'elle entra dans la ville, qu'elle eut beaucoup de peine à parvenir jusqu'au palais; c'est en ce lieu que tout était dans la magnificence. Le roi, veuf depuis neuf ans, s'était enfin laissé fléchir aux prières de ses sujets; il allait se marier à une princesse moins belle, à la vérité, que sa femme, mais qui ne laissait pas d'être fort agréable.

La bonne grenouille étant descendue de sa litière, entra chez le roi, suivie de tout son cortége. Elle n'eut pas besoin de demander audience : le monarque, sa fiancée et tous les princes avaient trop d'envie de savoir le sujet de sa venue pour l'interrompre : « Sire, dit-elle, je ne sais si la nouvelle que je vous apporte vous donnera de la joie ou de la peine, les noces que vous êtes sur le point de faire me persuadent votre infidélité pour la reine. — Son souvenir m'est toujours cher, dit le roi en versant quelques larmes qu'il ne put retenir; mais il faut que vous sachiez, gentille grenouille, que les rois ne font pas toujours ce qu'ils veulent : il y a neuf ans que mes sujets me pressent de me remarier, je leur dois des héritiers, ainsi j'ai jeté les yeux sur cette jeune princesse,

qui me paraît toute charmante. — Je ne vous conseille pas de l'épouser, car la polygamie est un cas pendable; la reine n'est point morte, voici une lettre écrite de son sang, dont elle m'a chargée : vous avez une petite princesse, *Moufette, qui est plus belle que tous les cieux ensemble.* »



Le roi prit le chiffon où la reine avait griffonné quelques mots, il le baisa, il l'arrosa de ses larmes, il le fit voir à toute l'assemblée, disant qu'il reconnaissait fort bien le caractère de sa femme : il fit mille questions à la grenouille, auxquelles elle répondit avec autant d'esprit que de vivacité. La princesse fiancée, et les ambassadeurs chargés de voir célébrer son mariage, faisaient très-laide grimace. « Comment, sire, dit le plus célèbre d'entre eux, pouvez-vous, sur les paroles d'une crapaudine comme celle-ci, rompre un hymen si solennel? Cette écume de marécage a l'insolence de venir mentir à votre cour, et goûte le plaisir d'être écoutée! — Monsieur l'ambassadeur, répliqua la grenouille, sachez que je ne suis point écume de marécage; et puisqu'il faut ici étaler ma science, allons, fées et féos, paraissez. »

Toutes les grenouillettes, rats, escargots, lézards, et elle à leur tête, parurent en effet; mais ils n'avaient plus la figure de ces vilains petits animaux; leur taille était haute et majestueuse, leur visage agréable, leurs yeux plus brillants que les étoiles; chacun portait une couronne de pierreries sur sa tête et un manteau royal sur ses épaules, de velours doublé d'hermine, avec une longue queue, que des nains et des naines portaient. En même temps, voici des trompettes, timbales, hautbois et tambours qui percent les nues par leurs sons agréables et guerriers: toutes les fées et les féos commencèrent un ballet si légèrement dansé, que la moindre gambade les élevait jusqu'à la voûte du salon. Le roi attentif et la future reine n'étaient pas moins surpris l'un que l'autre, quand ils virent tout d'un coup ces honorables baladins métamorphosés en fleurs qui ne baladinaient pas moins, jasmins, jonquilles, violettes, œillets et tubéreuses, que lorsqu'ils étaient pourvus de jambes et de pieds. C'était un parterre animé, dont tous les mouvements réjouissaient autant l'odorat que la vue.

Un instant après, les fleurs disparurent, plusieurs fontaines prirent leurs places; elles s'élevaient rapidement, et retombaient dans un large canal, qui se forma au pied du château; il était couvert de petites galères peintes et dorées,

si jolies et si galantes que la princesse convia ses ambassadeurs d'y entrer avec elle pour s'y promener. Ils le voulurent bien, pensant que tout cela n'était qu'un jeu, qui se terminerait enfin par d'heureuses noces.

Dès qu'ils furent embarqués, la galère, le fleuve et toutes les fontaines disparurent; les grenouilles redevinrent grenouilles. Le roi demanda où était sa princesse; la grenouille repartit : « Sire, vous n'en devez point avoir d'autre que la reine, votre épouse; si j'étais moins de ses amies, je ne me mettrais pas en peine du mariage que vous étiez sur le point de faire; mais elle a tant de mérite, et votre fille Moufette est si aimable, que vous ne devez pas perdre un moment à tâcher de les délivrer. —Je vous avoue, madame la grenouille, dit le roi, que si je ne croyais pas ma femme morte, il n'y a rien au monde que je ne fisse pour la revoir. —Après les merveilles que j'ai faites devant vous, répliqua-t-elle, il me semble que vous devriez être plus persuadé de ce que je vous dis : laissez votre royaume avec de bons ordres, et ne différez pas à partir. Voici une bague qui vous fournira les moyens de voir la reine et de parler à la fée Lionne, quoiqu'elle soit la plus terrible créature qui soit au monde. »

Le roi ne voyant plus la princesse qui lui était destinée, sentit que sa passion pour elle s'affaiblissait fort, et qu'au

contraire celle qu'il avait eue pour la reine prenait de nouvelles forces.

Il partit sans vouloir être accompagné de personne, et fit des présents très-considérables à la grenouille : « Ne vous découragez point, lui dit-elle, vous aurez de terribles difficultés à surmonter, mais j'espère que vous réussirez dans ce que vous souhaitez. »

Le roi, consolé par ces promesses, ne prit point d'autres guides que sa bague pour aller trouver sa chère reine. A mesure que Moufette grandissait, sa beauté se perfectionnait si fort que tous les monstres du lac de vif-argent en devinrent amoureux ; l'on voyait des dragons d'une figure épouvantable, qui venaient ramper à ses pieds. Bien qu'elle les eût toujours vus, ses beaux yeux ne pouvaient s'y accoutumer ; *elle fuyait et se cachait entre les bras de sa mère :* « Serons-nous longtemps ici ? lui disait-elle ; nos malheurs ne finiront-ils point ? » La reine lui donnait de bonnes espérances pour la consoler ; mais dans le fond, elle n'en avait aucune ; l'éloignement de la grenouille, son profond silence, tant de temps passé sans avoir aucunes nouvelles du roi, tout cela, dis-je, l'affligeait avec excès.

La fée Lionne s'accoutuma peu à peu à les mener à la chasse ; elle était friande, elle aimait le gibier qu'elles lui tuaient, et



pour toute récompense, elle leur en donnait les pieds ou la tête ; mais c'était encore beaucoup de leur permettre de revoir la lumière du jour. Cette fée prenait la figure d'une lionne; la reine et sa fille s'asseyaient sur elle et couraient ainsi les bois.

Le roi, conduit par sa bague, s'étant arrêté dans une forêt, les vit passer comme un trait qu'on décoche; il n'en fut pas aperçu, mais voulant les suivre, elles disparurent absolument à ses yeux.

Malgré les continuelles peines de la reine, sa beauté ne s'était point altérée, elle lui parut plus belle que jamais. Tous ses feux se rallumèrent, et ne doutant pas que la jeune princesse qui était avec elle ne fût sa chère Moufette, il résolut de périr mille fois plutôt que d'abandonner le dessein de les ravoir.

L'officieuse bague le conduisit dans l'obscur séjour où était la reine depuis tant d'années; il n'était pas médiocrement surpris de descendre jusqu'au fond de la terre; mais tout ce qu'il y vit l'étonna bien davantage. La fée Lionne, qui n'ignorait rien, savait le jour et l'heure qu'il devait arriver : que n'aurait-elle pas fait pour que le destin, d'intelligence avec elle, en eût ordonné autrement! Mais elle résolut au moins de combattre son pouvoir de tout le sien.

Elle bâtit, au milieu du lac de vif-argent, un palais de cristal qui voguait comme l'onde; elle y renferma la pauvre reine et sa fille; ensuite elle harangua tous les monstres qui étaient amoureux de Moufette : « Vous perdrez cette belle princesse, leur dit-elle, si vous ne vous intéressez avec moi à la défendre contre un chevalier qui vient pour l'enlever. » Les monstres promirent de ne rien négliger de ce qu'ils pouvaient faire; ils entourèrent le palais de cristal; les plus

légers se placèrent sur le toit et sur les murs, les autres aux portes, et le reste dans le lac.

Le roi, conseillé par sa fidèle bague, fut d'abord à la caverne de la fée; elle l'attendait sous sa figure de lionne. Dès qu'il parut, elle se jeta sur lui : il mit la main à l'épée avec une valeur qu'elle n'avait point prévue; et comme elle allongeait une de ses pattes pour le terrasser, il la lui coupa à la jointure, c'était justement au coude. Elle poussa un grand cri, et tomba : *il s'approcha d'elle, il lui mit le ge-*



nou sur la gorge; il jura par sa foi qu'il l'allait tuer; et, malgré son invulnérable furie, elle ne laissa pas d'avoir peur. « Que me veux-tu? lui dit-elle. Que me demandes-

tu? — Je veux te punir, répliqua-t-il fièrement, d'avoir enlevé ma femme, et je veux t'obliger à me la rendre ou je t'étranglerai tout à l'heure. — Jette les yeux sur ce lac, dit-elle, vois si elle est en mon pouvoir. » Le roi regarda du côté qu'elle lui montrait; il vit la reine et sa fille dans le château de cristal, qui voguait sans rames et sans gouvernail comme une galère, sur le vif-argent.

Il pensa mourir de joie et de douleur : il les appela de toute sa force, et il en fut entendu; mais où les joindre? Pendant qu'il en cherchait les moyens, la fée Lionne disparut.

Il courait le long des bords du lac : quand il était d'un côté, prêt à joindre le palais transparent, il s'éloignait d'une vitesse épouvantable, et ses espérances étaient ainsi toujours déçues. La reine, qui craignait qu'à la fin il ne se lassât, lui criait de ne point perdre courage, que la fée Lionne voulait le fatiguer, mais qu'un véritable amour ne peut être rebuté par aucunes difficultés. Là-dessus, elle et Moufette lui tendaient la main, prenaient des manières suppliantes. A cette vue, le roi se sentait pénétré de nouveaux traits, il élevait la voix, il jurait par le Styx et l'Achéron de passer plutôt le reste de sa vie dans ces tristes lieux que d'en partir sans elles.

Il fallait qu'il fût doué d'une grande persévérance, car il passait bien mal son temps. La terre, pleine de ronces et couverte d'épines, lui servait de lit; il ne mangeait que des fruits sauvages, plus amers que du fiel, et il avait sans cesse des combats à soutenir contre les monstres du lac. Un mari qui tient cette conduite pour revoir sa femme est assurément du temps des fées, et son procédé marque assez l'époque de mon conte.

Trois années s'écoulèrent sans que le roi eût lieu de se promettre aucuns avantages; il était presque désespéré; il prit cent fois la résolution de se jeter dans le lac, et il l'aurait fait s'il avait pu envisager ce dernier coup comme un remède aux peines de la reine et de la princesse. Il courait, à son ordinaire, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, lorsqu'un dragon affreux l'appela et lui dit : « Si vous voulez me jurer par votre couronne et par votre sceptre, par votre manteau royal, par votre femme et votre fille, de me donner un certain morceau à manger dont je suis friand, et que je vous demanderai lorsque j'en aurai envie, je vais vous prendre sur mes ailes, et malgré tous les monstres qui couvrent ce lac et qui gardent le château de cristal, je vous promets que nous retirerons la reine et la princesse Moufette.

— *Ah! cher dragon de mon âme, s'écria le roi, je vous*



jure, et à toute votre dragonienne espèce, que je vous donnerai à manger tant qu'il vous plaira, et que je resterai à jamais votre petit serviteur. — Ne vous engagez pas, répliqua le dragon, si vous n'avez envie de me tenir parole, car il arriverait des malheurs si grands, que vous vous en souviendriez le reste de votre vie. » Le roi redoubla ses protestations; il mourait d'impatience de délivrer sa chère reine; il monta sur le dos du dragon, comme il aurait fait sur le plus beau cheval du monde : en même temps les monstres

vinrent au-devant de lui pour l'arrêter au passage; ils se battent, l'on n'entend que le sifflement aigu des serpents, l'on ne voit que du feu, le soufre et le salpêtre tombent pêle-mêle : enfin le roi arrive au château; les efforts s'y renouvellent, chauves-souris, hibous, corbeaux, tout lui en défend l'entrée; mais le dragon, avec ses griffes, ses dents et sa queue, mettait en pièces les plus hardis. La reine, de son côté, qui voyait cette grande bataille, casse ses murs à coups de pieds, et des morceaux elle en fait des armes pour aider à son cher époux; ils furent enfin victorieux, ils se joignirent, et l'enchantement s'acheva par un coup de tonnerre qui tomba dans le lac et qui le tarit.

L'officieux dragon était disparu comme tous les autres, et sans que le roi pût deviner par quel moyen il avait été transporté dans sa ville capitale; il s'y trouva avec la reine et Moufette, assis dans un salon magnifique, vis-à-vis d'une table délicieusement servie. Il n'a jamais été un étonnement pareil au leur, ni une plus grande joie. Tous leurs sujets accoururent pour voir leur souveraine et la jeune princesse qui, par une suite du prodige, était si superbement vêtue, qu'on avait peine à soutenir l'éclat de ses pierreries.

Il est aisé d'imaginer que tous les plaisirs occupèrent cette belle cour : l'on y faisait des mascarades, des courses de ba-

gues, des tournois qui attiraient les plus grands princes du monde, et les beaux yeux de Moufette les arrêtaient tous. Entre ceux qui parurent les mieux faits et les plus adroits, *le prince Moufy emporta partout l'avantage;* l'on n'entendait que des applaudissements; chacun l'admirait, et la jeune Moufette, qui avait été jusqu'alors avec les serpents et les dragons du lac, ne put s'empêcher de rendre justice au mérite de Moufy; il ne se passait aucun jour sans qu'il fît des galanteries nouvelles pour lui plaire, car il l'aimait passionnément; et s'étant mis sur les rangs pour établir ses prétentions, il fit connaître au roi et à la reine que sa principauté était d'une beauté et d'une étendue qui méritaient bien une attention particulière.



Le roi lui dit que Moufette était maîtresse de se choisir un mari, et qu'il ne la voulait contraindre en rien; qu'il travaillât à lui plaire, que c'était l'unique moyen d'être heureux. Le prince fut ravi de cette réponse; il avait connu en plusieurs rencontres qu'il ne lui était pas indifférent, et s'en étant enfin expliqué avec elle, elle lui dit que s'il n'é-

tait pas son époux, elle n'en aurait jamais d'autre. Moufy, transporté de joie, se jeta à ses pieds; il la conjura dans les termes les plus tendres de se souvenir de la parole qu'elle lui donnait.

Il courut aussitôt dans l'appartement du roi et de la reine, il leur rendit compte des progrès que son amour avait faits sur Moufette, et les supplia de ne plus différer son bonheur. Ils y consentirent avec plaisir. Le prince Moufy avait de si grandes qualités qu'il semblait être seul digne de posséder la merveilleuse Moufette. Le roi voulut bien les fiancer avant qu'il retournât à Moufy, où il était obligé d'aller donner des ordres pour son mariage; mais il ne serait plutôt jamais parti que de s'en aller sans des assurances certaines d'être heureux à son retour. La princesse Moufette ne put lui dire adieu sans répandre beaucoup de larmes; elle avait je ne sais quels pressentiments qui l'affligeaient; et la reine, voyant le prince accablé de douleur, lui donna le portrait de sa fille, le priant, pour l'amour d'eux tous, que l'entrée qu'il allait ordonner ne fût pas si magnifique, afin qu'il tardât moins à revenir. Il lui dit : « Madame, je n'ai jamais tant pris de plaisir à vous obéir que j'en aurai dans cette occasion; mon cœur y est trop intéressé pour que je néglige ce qui peut me rendre heureux. »

Il partit en poste, *et la princesse Moufette*, *en attendant son retour*, *s'occupait de la musique* et des instruments



qu'elle avait appris à toucher depuis quelques mois, et dont elle s'acquittait merveilleusement bien. Un jour, qu'elle était dans la chambre de la reine, le roi y entra le visage tout couvert de larmes, et prenant sa fille entre ses bras : « O mon enfant, s'écria-t-il, ô père infortuné ! ô malheureux roi ! » Il n'en put dire davantage : les soupirs coupèrent le fil de sa voix ; la reine et la princesse épouvantées lui de-

mandèrent ce qu'il avait; enfin il leur dit qu'il venait d'arriver un géant d'une grandeur démesurée, qui se disait ambassadeur du dragon du lac, lequel, suivant la promesse qu'il avait exigée du roi pour lui aider à combattre et à vaincre les monstres, venait demander la princesse Moufette, afin de la manger en pâté; qu'il s'était engagé par des serments épouvantables de lui donner tout ce qu'il voudrait, et en ce temps-là l'on ne savait pas manquer à sa parole.

La reine, entendant ces tristes nouvelles, poussa des cris affreux; elle serra la princesse entre ses bras : « L'on m'arrachera plutôt la vie, dit-elle, que de me résoudre à livrer ma fille à ce monstre; qu'il prenne notre royaume et tout ce que nous possédons. Père dénaturé, pourriez-vous donner les mains à une si grande barbarie? Quoi! mon enfant serait mis en pâté! Ah! je n'en peux soutenir la pensée : envoyez-moi ce barbare ambassadeur; peut-être que mon affliction le touchera. »

Le roi ne répliqua rien; il fut parler au géant, et l'amena ensuite à la reine, qui se jeta à ses pieds; elle et sa fille le conjurèrent d'avoir pitié d'elles, et de persuader au dragon de prendre tout ce qu'elles avaient et de sauver la vie à Moufette; mais il leur répondit que cela ne dépendait point du tout de lui, et que le dragon était trop opiniâtre et trop

friand ; que lorsqu'il avait en tête de manger quelque bon morceau, tous les dieux ensemble ne lui en ôteraient pas l'envie ; qu'il leur conseillait en ami de faire la chose de bonne grâce, parce qu'il en pourrait arriver de plus grands malheurs. A ces mots la reine s'évanouit, et la princesse en aurait fait autant, s'il n'eût fallu qu'elle secourût sa mère.

Ces tristes nouvelles furent à peine répandues dans le palais que toute la ville les sut ; l'on n'entendait que des pleurs et des gémissements ; car Moufette était adorée. Le roi ne pouvait se résoudre à la donner au géant ; et le géant, qui avait déjà attendu plusieurs jours, commençait à se lasser, et menaçait d'une manière terrible. Cependant le roi et la reine disaient : « Que nous peut-il arriver de pis ? Quand le dragon du lac viendrait nous dévorer, nous ne serions pas plus affligés ; si l'on met notre Moufette en pâté, nous sommes perdus » Là-dessus le géant leur dit qu'il avait reçu des nouvelles de son maître, et que si la princesse voulait épouser un neveu qu'il avait, il consentait à la laisser vivre ; qu'au reste, ce neveu était beau et bien fait, qu'il était prince, et qu'elle pourrait vivre fort contente avec lui.

Cette proposition adoucit un peu la douleur de leurs majestés ; la reine parla à la princesse ; mais elle la trouva beaucoup plus éloignée de ce mariage que de la mort : « Je

ne suis point capable, lui dit-elle, madame, de conserver ma vie par une infidélité; vous m'avez promise au prince Moufy, je ne serai jamais à d'autre : laissez-moi mourir, la fin de ma vie assurera le repos de la vôtre. » Le roi survint : il dit à sa fille tout ce que la plus forte tendresse peut faire imaginer; elle demeura ferme dans ses sentiments; et pour conclusion, il fut résolu de la conduire sur le haut d'une montagne où le dragon du lac la devait venir prendre.

L'on prépara tout pour ce triste sacrifice; jamais ceux d'Iphigénie et de Psyché n'ont été si lugubres : l'on ne voyait que des habits noirs, des visages pâles et consternés. *Quatre cents jeunes filles de la première qualité s'habillèrent de longs habits blancs*, et se couronnèrent de cyprès pour l'accompagner : on la portait dans une litière de velours noir, découverte, afin que tout le monde vît ce chef-d'œuvre des dieux : ses cheveux étaient épars sur ses épaules, rattachés de crêpes, et la couronne qu'elle avait sur sa tête était de jasmin, mêlé de soucis. Elle ne paraissait touchée que de la douleur du roi et de la reine, qui la suivaient accablés de la plus profonde tristesse. Le géant, armé de toutes pièces, marchait à côté de la litière où était la princesse, et la regardant d'un œil avide, il semblait qu'il était assuré d'en manger sa part. L'air retentissait de soupirs et de sanglots;



le chemin était inondé des larmes que l'on répandait.

« Ah ! grenouille, grenouille, s'écriait la reine, vous m'avez bien abandonnée ! Hélas ! pourquoi me donniez-vous votre secours dans la sombre plaine, puisque vous me le déniez à présent ? Que je serais heureuse d'être morte alors ! je ne verrais pas aujourd'hui toutes mes espérances déçues !

je ne verrais pas, dis-je, ma chère Moufette sur le point d'être dévorée. »

Pendant qu'elle faisait ces plaintes, l'on avançait toujours, quelque lentement qu'on marchât, et enfin l'on se trouva au haut de la fatale montagne. En ce lieu les cris et les regrets redoublèrent d'une telle force, qu'il n'a jamais été rien de si lamentable; le géant convia tout le monde de faire ses adieux et de se retirer. Il fallait bien le faire, car en ce temps-là on était fort simple, et on ne cherchait des remèdes à rien.

Le roi et la reine s'étant éloignés, montèrent sur une autre montagne avec toute leur cour, parce qu'ils pouvaient voir de là ce qui allait arriver à la princesse; et en effet ils ne restèrent pas longtemps sans apercevoir en l'air un dragon qui avait près d'une demi-lieue de long; bien qu'il eût six grandes ailes, il ne pouvait presque voler tant son corps était pesant, tout couvert de grosses écailles bleues et de longs dards enflammés, sa queue faisait cinquante tours et demi; chacune de ses griffes était de la grandeur d'un moulin à vent, et l'on voyait dans sa gueule béante trois rangs de dents aussi longues que celles d'un éléphant.

Mais pendant qu'il s'avançait peu à peu, la chère et fidèle grenouille, montée sur un épervier, vola rapidement vers

le prince Moufy. Elle avait son chaperon de roses, et quoiqu'il fut enfermé dans son cabinet, elle y entra sans clef, « Que faites-vous ici, amant infortuné? lui dit-elle. Vous rêvez aux beautés de Moufette, qui est dans ce moment exposée à la plus rigoureuse catastrophe : voici donc une feuille de rose, en soufflant dessus, j'en fais un cheval rare, comme vous allez voir. » Il parut aussitôt un cheval tout vert; il avait douze pieds et trois têtes; l'une jetait du feu, l'autre des bombes, et l'autre des boulets de canon. Elle lui donna une épée qui avait dix-huit aunes de long, et qui était plus légère qu'une plume; elle le revêtit d'un seul diamant, dans lequel il entra comme dans un habit; et bien qu'il fût plus dur qu'un rocher, il était si maniable qu'il ne le gênait en rien : « Partez, lui dit-elle, courez, volez à la défense de ce que vous aimez; le cheval vert que je vous donne vous mènera où elle est; quand vous l'aurez délivrée, faites-lui entendre la part que j'y ai.

— Généreuse fée, s'écria le prince, je ne puis à présent vous témoigner toute ma reconnaissance; mais je me déclare pour jamais votre esclave très-fidèle. » Il monta sur le cheval aux trois têtes; aussitôt il se mit à galoper avec ses douze pieds, et fesait plus de diligence que trois des meilleurs chevaux; de sorte qu'il arriva en peu de temps au haut

de la montagne, où il vit sa chère princesse toute seule et l'affreux dragon qui s'en approchait lentement. Le cheval vert se mit à jeter du feu, des bombes et des boulets de canon, qui ne surprirent pas médiocrement le monstre; il reçut vingt coups de ces boulets dans la gorge, qui entamèrent un peu les écailles, et les bombes lui crevèrent un œil. Il devint furieux, et voulut se jeter sur le prince; mais l'épée de dix-huit aunes était d'une si bonne trempe, qu'il la maniait comme il voulait, la lui enfonçant quelquefois jusqu'à la garde, ou s'en servant comme d'un fouet. Le prince n'aurait pas laissé de sentir l'effort de ses griffes, sans l'habit de diamant, qui était impénétrable.

Moufette l'avait reconnu de fort loin; car le diamant qui le couvrait était fort brillant et clair, de sorte qu'elle fut saisie de la plus mortelle appréhension dont une femme puisse être capable; mais le roi et la reine commencèrent à sentir dans leur cœur quelques rayons d'espérance; car il était fort extraordinaire de voir un cheval à trois têtes, à douze pieds, qui jetait feu et flammes, et un prince dans un étui de diamant, armé d'une épée formidable, venir dans un moment si nécessaire, et combattre avec tant de valeur. Le roi mit son chapeau sur sa canne, et la reine attacha son mouchoir au bout d'un bâton, pour faire des si-

gnes au prince et l'encourager, Toute leur suite en fit autant. En vérité il n'en avait pas besoin, son cœur tout seul, et le péril où il voyait sa maîtresse, suffisaient pour l'animer.

Quels efforts ne fit-il point ! la terre était couverte des dards, des griffes, des cornes, des ailes et des écailles du dragon ; son sang coulait par mille endroits, il était tout bleu, et celui du cheval était tout vert ; ce qui faisait une nuance singulière sur la terre. Le prince tomba cinq fois, il se releva toujours ; il prenait son temps pour remonter sur son cheval, et puis c'étaient des canonnades et des feux grégeois qui n'ont jamais rien eu de semblable. *Enfin le dragon perdit ses forces, il tomba, et le prince lui donna un coup* dans le ventre qui lui fit une épouvantable blessure ; mais ce qu'on aura peine à croire, et qui est pourtant aussi vrai que le reste du conte, c'est qu'il sortit par cette large blessure un prince le plus beau et le plus charmant que l'on ait jamais vu ; son habit était de velours bleu à fond d'or, tout brodé de perles ; il avait sur la tête un petit morion à la grecque, ombragé de plumes blanches. Il accourut les bras ouverts, et embrassant le prince Moufy : « Que ne vous dois-je pas, mon généreux libérateur ! lui dit-il ; vous qui venez me délivrer de la plus affreuse prison où jamais un



souverain puisse être renfermé : j'y avais été condamné par la fée Lionne ; il y a seize ans que j'y languis ; et son pouvoir était tel, que malgré ma propre volonté, elle me forçait à dévorer cette adorable princesse : mettez-moi à ses pieds, pour que je lui explique mon malheur. »

Le prince Moufy, surpris et charmé d'une aventure si étonnante, ne voulut céder en rien aux civilités de ce prince; ils se hâtèrent de joindre la belle Moufette, qui rendait de son côté mille grâces aux dieux pour un bonheur si inespéré. Le roi, la reine et toute la cour étaient déjà auprès d'elle; chacun parlait à la [illegible] personne ne s'entendait; l'on pleurait presque autant de joie, que l'on avait pleuré de douleur. Enfin, pour que rien ne manquât à la fête, la bonne grenouille parut en l'air montée sur un épervier qui avait des sonnettes d'or aux pieds. Lorsque l'on entendit drelin dindin, chacun leva les yeux; l'on vit briller le chaperon de roses comme un soleil, et la grenouille était aussi belle que l'aurore. La reine s'avança vers elle, et la prit par une de ses petites pattes; aussitôt la sage grenouille se métamorphosa, et parut comme une grande reine; son visage était le plus agréable du monde. « Je viens, s'écria-t-elle, pour couronner la fidélité de la princesse Moufette; elle a mieux aimé exposer sa vie que de changer; cet exemple est rare dans le siècle où nous sommes; mais il le sera bien davantage dans les siècles à venir. Elle prit aussitôt deux couronnes de myrte qu'elle mit sur la tête des deux amants qui s'aimaient; et frappant trois coups de sa baguette, l'on vit que tous les os du dragon s'élevèrent pour former un arc de

triomphe, en mémoire de la grande aventure qui venait de se passer.

Ensuite cette belle et nombreuse troupe s'achemina vers la ville, chantant hymen et hyménée, avec autant de gaieté qu'ils avaient célébré tristement le sacrifice de la princesse. Ses noces ne furent différées que jusqu'au lendemain; il est aisé de juger de la joie qui les accompagna.





LA VEUVE ET SES DEUX FILLES.

Il y avait une veuve, assez bonne femme, qui avait deux filles, toutes deux fort aimables; l'aînée se nommait Blanche, la seconde Vermeille. On leur avait donné ces noms, parce qu'elles avaient, l'une le plus beau teint du monde, et la seconde les joues et les lèvres vermeilles comme du corail. Un jour la bonne femme, étant près de sa porte, à filer, vit

une pauvre vieille qui avait bien de la peine à se traîner avec son bâton. *Vous êtes bien fatiguée, dit la bonne femme à la*



vieille; asseyez-vous un moment pour vous reposer, et aussitôt elle dit à ses filles de donner une chaise à cette femme. Elles se levèrent toutes les deux; mais Vermeille courut plus fort que sa sœur, et apporta la chaise. «Voulez-vous boire un coup? dit la bonne femme à la vieille.—De tout mon cœur répondit-elle; il me semble même que je mangerais bien un morceau, si vous pouviez me donner quelque chose pour

me ragoûter. — Je vous donnerai tout ce qui est en mon pouvoir, dit la bonne femme; mais, comme je suis pauvre, ce ne sera pas grand'chose. » En même temps elle dit à ses filles de servir la bonne vieille, qui se mit à table : et la bonne femme commanda à l'aînée d'aller cueillir quelques prunes sur un prunier qu'elle avait planté elle-même, et qu'elle aimait beaucoup. Blanche, au lieu d'obéir de bonne grâce à sa mère, murmura contre son ordre, et dit en elle-même : « Ce n'est pas pour cette vieille gourmande que j'ai eu tant de soin de mon prunier. » Elle n'osa pourtant pas refuser quelques prunes; mais elle les donna de mauvaise grâce et à contre-cœur. « Et vous, Vermeille, dit la bonne femme à la seconde de ses filles, vous n'avez pas de fruit à donner à cette bonne dame, car vos raisins ne sont pas mûrs. — Il est vrai, dit Vermeille, mais j'entends ma poule qui chante, elle vient de pondre un œuf, et si madame veut l'avaler tout chaud, je le lui offre de tout mon cœur. » En même temps sans attendre la réponse de la vieille, elle courut chercher son œuf; mais, dans le moment qu'elle le présentait à cette femme, elle disparut, et l'on vit à sa place une belle dame, qui dit à la mère : « Je vais récompenser vos deux filles selon leur mérite. L'aînée deviendra grande reine, et la seconde une fermière; » et en même temps, *ayant frappé la*

maison de son bâton, elle disparut; et l'on vit dans la place une jolie ferme. «Voilà votre partage, dit-elle à Vermeille. Je sais que je vous donne à chacune ce que vous aimez le mieux.» La fée s'éloigna, en disant ces paroles; et la mère, ainsi que les deux filles, restèrent fort étonnées. Elles entrèrent dans la ferme, et furent charmées de la propreté des meubles. Les chaises n'étaient que de bois; mais elles étaient si propres, qu'on s'y voyait comme dans un miroir. Les lits étaient de toile blanche comme la neige. Il y avait dans les



étables vingt moutons, autant de brebis, quatre bœufs, quatre vaches; et dans la cour toutes sortes d'animaux, comme des poules, des canards, des pigeons et autres. Il y avait aussi un joli jardin, rempli de fleurs et de fruits. Blanche voyait sans jalousie le don qu'on avait fait à sa sœur; et elle n'était occupée que du plaisir qu'elle aurait à être reine. Tout d'un coup

elle entendit passer des chasseurs, et étant allée sur la porte pour les voir, elle parut si belle aux yeux du roi, qu'il résolut de l'épouser. Blanche étant devenue reine, dit à sa sœur Vermeille : « Je ne veux pas que vous soyez fermière; venez avec moi, ma sœur, je vous ferai épouser un grand seigneur. —Je vous suis bien obligée, ma sœur, répondit Vermeille; je suis accoutumée à la campagne, et je veux y rester. » La reine Blanche partit donc, et elle était si contente qu'elle passa plusieurs nuits sans dormir de joie. Les premiers mois, elle fut si occupée de ses beaux habits, des bals, des comédies, qu'elle ne pensait à autre chose. Mais bientôt elle s'accoutuma à tout cela, et rien ne la divertissait plus; au contraire, elle eut de grands chagrins. Toutes les dames de la cour lui rendaient de grands respects, quand elles étaient devant elle; mais elle savait qu'elles ne l'aimaient pas, et qu'elles disaient : « Voyez cette petite paysanne, comme elle fait la grande dame! le roi a le cœur bien bas d'avoir pris une telle femme. » Ce discours fit faire des réflexions au roi. Il pensa qu'il avait eu tort d'épouser Blanche; et comme son amour pour elle était passé, il eut un grand nombre de maîtresses. Quand on vit que le roi n'aimait plus sa femme, on commença à ne lui rendre aucun devoir. Elle était très-malheureuse; car elle n'avait pas une seule bonne amie à qui elle pût

conter ses chagrins. Elle voyait que c'était la mode, à la cour, de trahir ses amis par intérêt, de faire bonne mine à ceux que l'on haïssait, et de mentir à tout moment. Il fallait être sérieuse, parce qu'on lui disait qu'une reine doit avoir un air grave et majestueux. Elle eut plusieurs enfants; et pendant tout ce temps, elle avait un médecin auprès d'elle, *qui*



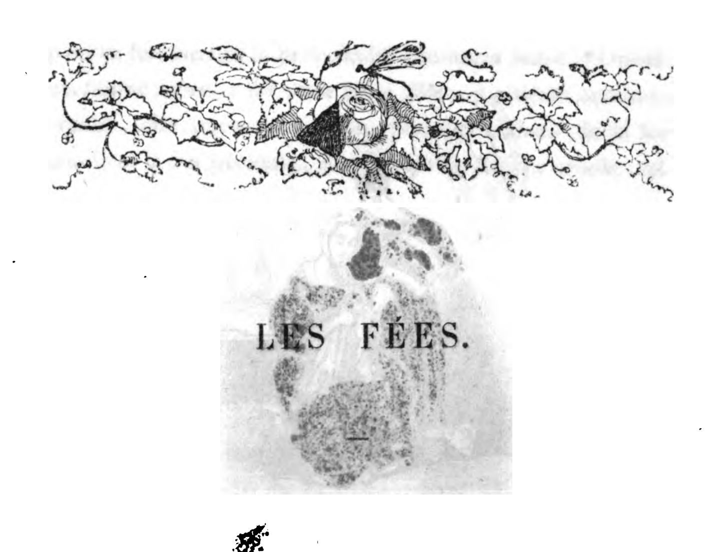
examinait tout ce qu'elle mangeait et lui ôtait toutes les choses qu'elle aimait. On ne mettait point de sel dans ses bouillons; on lui défendait de se promener quand elle en avait envie; en un mot, elle était contrariée depuis le matin jusqu'au soir. On donna des gouvernantes à ses enfants, qui les élevaient tout de travers, sans qu'elle eût la liberté d'y trou-

ver à redire. La pauvre Blanche se mourait de chagrin, et elle devint si maigre, qu'elle faisait pitié à tout le monde. Elle n'avait pas vu sa sœur depuis trois ans qu'elle était reine, parce qu'elle pensait qu'une personne de son rang serait déshonorée d'aller rendre visite à une fermière; mais se voyant accablée de mélancolie, elle résolut d'aller passer quelques jours à la campagne, pour se désennuyer. Elle en demanda la permission au roi, qui la lui accorda de bon cœur, parce qu'il pensait qu'il serait débarrassé d'elle pendant quelque temps. Elle arriva sur le soir à la ferme de Vermeille, et elle vit de loin devant la porte une troupe de bergers et de bergères qui dansaient et se divertissaient de tout leur cœur. « Hélas! dit la reine en soupirant, où est le temps que je me divertissais comme ces pauvres gens? personne n'y trouvait à redire. » D'abord qu'elle parut, sa sœur accourut pour l'embrasser. Elle avait un air si content, elle était si fort engraissée, que la reine ne put s'empêcher de pleurer en la regardant. Vermeille avait épousé un jeune paysan qui n'avait point de fortune, mais il se souvenait toujours que sa femme lui avait donné tout ce qu'il avait, et il cherchait, par ses manières complaisantes, à lui en marquer sa reconnaissance. Vermeille n'avait pas beaucoup de domestiques; mais ils l'aimaient comme s'ils eussent été ses enfants,

parce qu'elle les traitait bien. Tous ses voisins l'aimaient aussi, et chacun s'empressait à lui en donner des preuves. Elle n'avait pas beaucoup d'argent, mais elle n'en avait pas besoin; car elle recueillait dans ses terres du blé, du vin et de l'huile. Ses troupeaux lui fournissaient du lait, dont elle faisait du beurre et du fromage. Elle filait la laine de ses moutons pour se faire des habits, aussi bien qu'à son mari et à deux enfants qu'elle avait. Ils se portaient à merveille, et le soir, quand le temps du travail était passé, ils se divertissaient à toutes sortes de jeux. « Hélas! s'écria la reine, la fée m'a fait un mauvais présent, en me donnant une couronne. On ne trouve point la joie dans les palais magnifiques, mais dans les occupations innocentes de la campagne. » A peine eut-elle dit ces paroles, que la fée parut. « Je n'ai pas prétendu vous récompenser, en vous faisant reine, lui dit la fée, mais vous punir, parce que vous m'avez donné vos prunes à contre-cœur. Pour être heureux, il faut, comme votre sœur, ne posséder que les choses nécessaires, et n'en point souhaiter davantage. — Ah! madame, s'écria Blanche, vous vous êtes assez vengée, finissez mon malheur. — Il est fini, reprit la fée. Le roi, qui ne vous aime plus, vient d'épouser une autre femme, et demain ses officiers viendront vous ordonner de sa part de ne point retourner à son palais. » Cela

arriva comme la fée l'avait prédit : Blanche passa le *reste de ses jours avec sa sœur* Vermeille, avec toutes sortes de contentements et de plaisirs ; et elle ne pensa jamais à la cour, que pour remercier la fée de l'avoir ramenée dans son village.





LES FÉES.

Il était une fois une veuve qui avait deux filles. L'aînée lui ressemblait si fort, et d'humeur et de visage, que qui la voyait, voyait la mère. Elles étaient toutes deux si *désagréables et si orgueilleuses, qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père,* pour la douceur et pour l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée,



et en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il fallait, entre autres choses, que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une

pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. « Oui-dà, ma bonne mère, » dit cette belle fille; et rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, et la lui présenta, *soutenant toujours la cruche, afin*



qu'elle bût plus aisément. La bonne femme ayant bu lui dit : «Vous êtes si belle, si bonne et si honnête, que je ne puis

m'empêcher de vous faire un don (car c'était une fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur ou une pierre précieuse. «Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine.» Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps»; et en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles, et deux gros diamants. «Que vois-je là? dit sa mère tout étonnée; je crois qu'il lui sort de la bouche des perles et des diamants. D'où vient cela, ma fille»? (Ce fut la première fois qu'elle l'appela sa fille.) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de diamants. «Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur, quand elle parle : ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. — Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine! — Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout-à-l'heure.» Elle y alla, mais toujours en gron-

dant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire; c'était la même fée qui avait apparu à sa sœur, mais qui avait pris l'air et les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille. « Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire? Justement, j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à madame! j'en suis d'avis : buvez à même si vous voulez.—Vous n'êtes guère honnête, reprit la fée, sans se mettre en colère; eh bien! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapaud. »D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria : «Hé bien! ma fille?—Hé bien! ma mère,» lui répondit la brutale en jetant deux vipères et deux crapauds. «O ciel! s'écria la mère, que vois-je là? c'est sa sœur qui en est cause; elle me le paiera;» et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, et alla se sauver dans la forêt prochaine. Le fils du roi, qui revenait de la chasse, la rencontra, et la voyant si belle, *lui demanda ce qu'elle faisait là* toute seule, *et ce qu'elle avait à pleurer?* «Hélas! monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis.» *Le*



fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux, et, considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi, son père, où il l'épousa. Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle; et la malheureuse, après avoir bien couru sans

trouver personne qui voulût la recevoir, *alla mourir au coin d'un bois.*



Les diamants et les pistoles
Peuvent beaucoup sur les esprits;
Cependant les douces paroles
Ont encor plusde force, et sont d'un plus grand prix.

—



GRACIEUSE ET PERCINET.

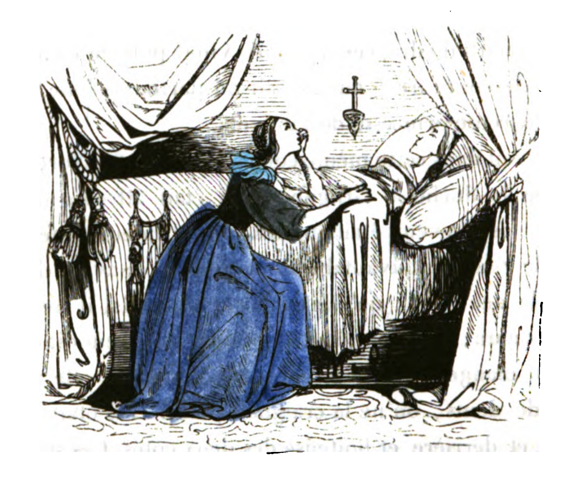
—

Il y avait une fois un roi et une reine qui n'avaient qu'une fille. Sa beauté, sa douceur et son esprit, qui étaient incomparables, la firent nommer Gracieuse. Elle faisait toute la joie de sa mère; il n'y avait point de matin qu'on ne lui apportât une belle robe, tantôt de brocart d'or, de velours ou de satin. Elle était parée à merveille, sans en être ni plus fière, ni plus glorieuse. Elle passait la matinée avec

des personnes savantes qui lui apprenaient toutes sortes de sciences, et l'après-dîner elle travaillait auprès de la reine. Quand il était temps de faire collation, on lui servait des bassins pleins de dragées et plus de vingt pots de différentes sortes de confitures : aussi disait-on partout qu'elle était la plus heureuse princesse de l'univers.

Il y avait dans cette même cour une vieille fille fort riche, appelée la duchesse Grognon, qui était affreuse de tout point : ses cheveux étaient d'un roux couleur de feu; elle avait le visage épouvantablement gros et couvert de boutons; de deux yeux qu'elle avait eus autrefois, il ne lui en restait qu'un; sa bouche était si grande, qu'on eût dit qu'elle voulait manger tout le monde; mais, comme elle n'avait point de dents, on ne la craignait point. Elle était bossue devant et derrière et boiteuse des deux côtés. Ces sortes de monstres portent envie à toutes les belles personnes : elle haïssait mortellement Gracieuse, et se retira de la cour pour n'en entendre plus dire du bien. Elle fut demeurer dans un château qui lui appartenait et qui n'était pas éloigné. Quand quelqu'un l'allait voir, et qu'on lui racontait des merveilles de la princesse, elle s'écriait en colère : « Vous mentez, elle n'est point aimable; j'ai plus de charmes dans mon petit doigt qu'elle n'en a dans toute sa personne. »

Cependant la reine tomba malade et mourut. La princesse *Gracieuse pensa mourir aussi de douleur d'avoir perdu*



une si bonne mère. Le roi, qui regrettait beaucoup sa femme, demeura près d'un an enfermé dans son palais. Enfin les médecins, craignant qu'il ne tombât malade, lui ordonnèrent de se promener et de se divertir. Il fut à la chasse, et, comme la chaleur était grande, en passant devant un beau château qu'il trouva sur son chemin, il y entra pour se reposer.

Aussitôt la duchesse Grognon, avertie de l'arrivée du roi (car c'était dans son château que ce prince venait d'entrer), vint le recevoir et lui dit que l'endroit le plus frais de la maison était une grande cave bien voûtée, fort propre, où elle le priait de descendre. Le roi y fut avec elle, et voyant deux cents tonneaux rangés les uns sur les autres, il lui demanda si c'était pour elle seule qu'elle faisait une si grande provision : «Oui, sire, dit-elle, c'est pour moi seule; cependant je serais bien aise que votre majesté voulût bien me faire l'honneur d'en goûter; voilà du canarie, du saint-laurent, du champagne, du bourgogne, de l'ermitage : duquel voulez-vous?—Franchement, dit le roi, je tiens que le vin de Champagne vaut mieux que tous les autres.» Aussitôt Grognon prit un petit marteau, et frappa, toc, toc; il sortit du tonneau un millier de pistoles. « Qu'est-ce que cela signifie? » dit-elle en souriant. Elle cogna l'autre tonneau, toc, toc; il en sort un boisseau de doubles louis d'or. « Je n'entends rien à cela, » dit-elle encore en souriant plus fort. Elle passe à un troisième tonneau, et cogne, toc, toc; il en sort tant de perles et de diamants que la terre en était toute couverte. « Ah! s'écria-t-elle, je n'y comprends rien, sire, il faut qu'on m'ait volé mon bon vin, et qu'on m'ait mis à la place ces bagatelles. — Bagatelles! dit le roi, qui était bien étonné, com-

ment! madame Grognon, vous appelez cela des bagatelles! il y en a pour acheter dix royaumes grands comme Paris. — Eh bien! dit-elle, sachez que tous ces tonneaux sont pleins d'or et de pierreries : je vous en ferai le maître, à condition que vous m'épouserez. — Ah! répliqua le roi, qui aimait uniquement l'argent, je ne demande pas mieux; dès demain, si vous voulez. — Mais, dit-elle, il y a encore une condition, c'est que je veux être la maîtresse de vôtre fille, comme l'était sa mère; qu'elle dépende entièrement de moi, et que vous m'en laissiez la disposition. — Vous en serez la maîtresse, dit le roi; touchez là. » Grognon mit la main dans la sienne; ils sortirent ensemble de la riche cave, dont elle lui donna la clef.

Aussitôt il revint à son palais. Gracieuse, entendant le roi son père, *courut au-devant de lui; elle l'embrassa*, et lui demanda s'il avait fait une bonne chasse. « J'ai pris, dit-il, une colombe tout en vie. — Ah! sire, dit la princesse, donnez-la-moi, je la nourrirai. — Cela ne se peut, continua-t-il, car, pour m'expliquer plus intelligiblement, il faut vous dire que j'ai rencontré la duchesse Grognon, et que je l'ai prise pour ma femme. — O ciel! s'écria Gracieuse dans son premier mouvement, peut-on l'appeler une colombe? c'est bien plutôt une chouette. — Taisez-vous, dit le roi en

se fâchant, je prétends que vous l'aimiez et la respectiez autant que si elle était votre mère. Allez promptement vous parer; car je veux retourner dès aujourd'hui au-devant d'elle. »

La princesse était fort obéissante : elle entra dans sa chambre afin de s'habiller. Sa nourrice connut bien sa douleur à ses yeux. « Qu'avez-vous, ma chère petite? lui dit-elle; vous pleurez. — Hélas! ma chère nourrice, répliqua Gracieuse, qui ne pleurerait? le roi me va donner une marâtre, et, pour comble de disgrâce, c'est ma plus cruelle ennemie; c'est, en un mot, l'affreuse Grognon. Quel moyen de la voir dans ces beaux lits que la reine ma bonne mère avait si délicatement brodés de ses mains? Quel moyen de caresser une vilaine qui voudrait m'avoir donné la mort? — Ma chère enfant, répliqua la nourrice, il faut que votre esprit vous élève autant que votre naissance; les princesses comme vous doivent de plus grands exemples que les autres. Et quel plus bel exemple y a-t-il que d'obéir à son père, et de se faire violence pour lui plaire? Promettez-moi donc que vous ne témoignerez point à Grognon la peine que vous avez. » La princesse ne pouvait s'y résoudre; mais la sage nourrice lui dit tant de raisons, qu'enfin elle s'engagea de faire bon visage, et d'en bien user avec sa belle-mère.



Elle s'habilla aussitôt d'une robe verte à fond d'or, elle laissa tomber ses blonds cheveux sur ses épaules, flottant au gré du vent, comme c'était la mode en ce temps-là, et elle mit sur sa tête une légère couronne de roses et de jasmin, dont toutes les feuilles étaient d'émeraudes. En cet état, Vénus, mère des Amours, aurait été moins belle; cependant la tristesse, qu'elle ne pouvait surmonter, paraissait sur son visage.

Mais, pour revenir à Grognon, cette laide créature était

bien occupée à se parer. Elle se fit faire un soulier plus haut d'une demi-coudée que l'autre, pour paraître un peu moins boîteuse; elle se fit faire un corps rembourré sur une épaule pour cacher sa bosse; elle mit un œil d'émail, le mieux fait qu'elle put trouver; elle se farda pour se blanchir; elle teignit ses cheveux roux en noir, puis elle mit une robe de satin amarante doublé de bleu, avec une jupe jaune et des rubans violets. Elle voulut faire son entrée à cheval, parce qu'elle avait ouï dire que les reines d'Espagne faisaient ainsi la leur.

Pendant que le roi donnait ses ordres, et que Gracieuse attendait le moment de partir pour aller au-devant de Grognon, elle descendit toute seule dans le jardin et passa dans un petit bois fort sombre, où elle s'assit sur l'herbe. « Enfin, dit-elle, me voici en liberté, je peux pleurer tant que je voudrai sans qu'on s'y oppose. » Aussitôt elle se prit à soupirer et à pleurer tant et tant, que ses yeux paraissaient deux fontaines d'eau vive. En cet état, elle ne songeait plus à retourner au palais, quand elle vit venir un page vêtu de satin vert, qui avait des plumes blanches et la plus belle tête du monde; il mit un genou en terre, et lui dit : « Princesse, le roi vous attend. » Elle demeura surprise de tous les agré-

ments qu'elle remarquait dans ce jeune page; et comme elle ne le connaissait point, elle crut qu'il devait être du train de Grognon. « Depuis quand, lui dit-elle, le roi vous a-t-il reçu au nombre de ses pages? — Je ne suis pas au roi, madame, lui dit-il; je suis à vous et je ne veux être qu'à vous. — Vous êtes à moi? répliqua-t-elle tout étonnée; et je ne vous connais point. — Ah! princesse! lui dit-il, je n'ai encore osé me faire connaître; mais les malheurs dont vous êtes menacée par le mariage du roi m'obligent à vous parler plus tôt que je n'aurais fait : j'avais résolu de laisser au



temps et à mes services le soin de vous déclarer ma passion, et... — *Quoi! un page, s'écria la princesse, un page a l'au-*

dace de me dire qu'il m'aime! voici le comble à mes disgrâces. — Ne vous effrayez point, belle Gracieuse, lui dit-il d'un air tendre et respectueux; je suis Percinet, prince assez connu par mes richesses et mon savoir, pour que vous ne trouviez point d'inégalités entre nous. Il n'y a que votre mérite et votre beauté qui puissent y en mettre : je vous aime depuis longtemps; je suis souvent dans les lieux où vous êtes, sans que vous me voyiez. Le don de féerie, que j'ai reçu en naissant, m'a été d'un grand secours pour me procurer le plaisir de vous voir : je vous accompagnerai aujourd'hui partout sous cet habit, et j'espère ne vous être pas tout-à-fait inutile. » A mesure qu'il parlait, la princesse le regardait dans un étonnement dont elle ne pouvait revenir. « C'est vous, beau Percinet, lui dit-elle; c'est vous que j'avais tant envie de voir et dont on raconte des choses si surprenantes! Que j'ai de joie que vous vouliez être de mes amis! Je ne crains plus la méchante Grognon, puisque vous entrez dans mes intérêts. » Ils se dirent encore quelques paroles, et puis Gracieuse fut au palais, où elle trouva un cheval tout harnaché et caparaçonné que Percinet avait fait entrer dans l'écurie, et que l'on crut qui était pour elle : elle monta dessus. Comme c'était un grand sauteur, le page le prit par la bride, et le conduisit, se tournant à tous mo-

ments vers la princesse pour avoir le plaisir de la regarder.

Quand le cheval qu'on menait à Grognon parut auprès de celui de Gracieuse, il avait l'air d'une franche rosse; et la housse du beau cheval était si éclatante de pierreries, que celle de l'autre ne pouvait entrer en comparaison. Le roi, qui était occupé de mille choses, n'y prit pas garde; mais tous les seigneurs n'avaient des yeux que pour la princesse, dont ils admiraient la beauté, et pour son page vert, qui était lui seul plus joli que tous ceux de la cour.

On trouva Grognon en chemin, dans une calèche découverte, *plus laide et plus mal bâtie qu'une paysanne*. Le roi et la princesse l'embrassèrent. On lui présenta son cheval pour monter dessus; mais, voyant celui de Gracieuse : « Comment! dit-elle, cette créature aura un plus beau cheval que moi! j'aimerais mieux n'être jamais reine et retourner à mon riche château, que d'être traitée d'une telle manière. » Le roi aussitôt commanda à la princesse de mettre pied à terre, et de prier Grognon de lui faire l'honneur de



monter sur son cheval. La princesse obéit sans répliquer. Grognon ne la regarda ni ne la remercia; elle se fit guinder sur le beau cheval. Il y avait huit gentilhommes qui la tenaient, de peur qu'elle ne tombât. Elle n'était pas encore contente; elle gromelait des menaces entre ses dents. On lui demanda ce qu'elle avait : « J'ai, dit-elle, qu'étant la maîtresse, je veux que le page vert tienne la bride de mon cheval, comme il faisait quand Gracieuse le montait. » Le roi ordonna au page vert de conduire le cheval de la reine. Percinet jeta les yeux sur sa princesse, et elle sur lui, sans dire un pauvre mot : il obéit, et toute la cour se mit en marche; les tambours et les trompettes faisaient un bruit désespéré. Grognon était ravie : avec son nez plat et sa bouche de travers, elle ne se serait pas changée pour Gracieuse.

Mais dans le temps que l'on y pensait le moins, voilà le beau cheval qui se met à sauter, à ruer et à courir si vite que personne ne pouvait l'arrêter; il emporta Grognon. Elle se tenait à la selle et aux crins, et elle criait de toute sa force; enfin elle tomba le pied pris dans l'étrier. Il la traîna bien loin sur des pierres, sur des épines et dans la boue, où elle resta presque ensevelie. Comme chacun la suivait, on l'eut bientôt jointe : elle était toute écorchée, sa tête

cassée en quatre ou cinq endroits, un bras rompu. Il n'a jamais été une mariée en plus mauvais état.

Le roi paraissait au désespoir. On la ramassa comme un verre brisé en pièces; son bonnet était d'un côté, ses souliers de l'autre. On la porta dans la ville, on la coucha, et l'on fit venir les meilleurs chirurgiens. Toute malade qu'elle était, elle ne laissait pas de tempêter : « Voilà un tour de Gracieuse, disait-elle; je suis certaine qu'elle n'a pris ce beau et méchant cheval que pour m'en faire envie et qu'il me tuât : si le roi ne m'en fait pas raison, je retournerai dans mon riche château, et je ne le verrai de mes jours. » L'on fut dire au roi la colère de Grognon. Comme sa passion dominante était l'intérêt, la seule idée de perdre les mille tonneaux d'or et de diamants le fit frémir, et l'aurait porté à tout. Il accourut auprès de la crasseuse malade, il se mit à ses pieds, et lui jura qu'elle n'avait qu'à prescrire une punition proportionnée à la faute de Gracieuse, et qu'il l'abandonnait à son ressentiment. Elle lui dit que cela suffisait, qu'elle l'allait envoyer quérir.

En effet, on vint dire à la princesse que Grognon la demandait. Elle devint pâle et tremblante, se doutant bien que ce n'était pas pour la caresser; elle regarda de tous côtés si Percinet ne paraissait point; elle ne le vit pas, et elle s'a-



chemina bien triste vers l'appartement de Grognon. A peine y fut-elle entrée, qu'on ferma les portes; *puis quatre femmes qui ressemblaient à quatre furies, se jetèrent sur elle* par l'ordre de leur maîtresse, lui arrachèrent ses beaux habits et déchirèrent sa chemise. Quand ses épaules furent découvertes, ces cruelles mégères ne pouvaient soutenir l'éclat de leur blancheur : elles fermaient les yeux comme si elles eussent regardé longtemps de la neige. « Allons, allons, courage,

criait l'impitoyable Grognon du fond de son lit, qu'on me l'écorche, et qu'il ne reste pas un petit morceau de cette peau blanche qu'elle croit si belle. »

En toute autre détresse, Gracieuse aurait souhaité le beau Percinet; mais se voyant presque nue, elle était trop modeste pour vouloir que ce prince en fût témoin, et elle se préparait à tout souffrir comme une pauvre brebis. *Les quatre furies tenaient chacune une poignée de verges épouvantables*; elles avaient encore de gros balais pour en prendre de nouvelles, de sorte qu'elles l'assommaient sans quartier, et à chaque coup la méchante Grognon disait : «Plus fort, plus fort, vous l'épargnez. »

Il n'y a personne qui ne croie après cela que la princesse était écorchée depuis la tête jusqu'aux pieds, l'on se trompe toutefois; car le galant Percinet avait fasciné les yeux de ces femmes : elles pensaient avoir des verges à la main, c'était des plumes de mille couleurs; et dès qu'elles commencèrent, Gracieuse les vit et cessa d'avoir peur, disant tout bas : « Ah! Percinet. vous m'êtes venu secourir bien généreusement! qu'aurais-je fait sans vous? » Les fouetteuses se lasssèrent tant, qu'elles ne pouvaient plus remuer les bras; elles la tamponnèrent dans ses habits, et la mirent dehors avec mille injures.

Elle revint dans sa chambre, feignant d'être bien malade; elle se mit au lit, et commanda qu'il ne restât auprès d'elle que sa nourrice, à qui elle conta toute son aventure. A force de conter, elle s'endormit; la nourrice s'en alla; et en se réveillant, elle vit dans un petit coin le page vert, qui, par respect, n'osait s'approcher. Elle lui dit qu'elle n'oublierait de sa vie les obligations qu'elle lui avait; qu'elle le conjurait de ne la pas abandonner à la fureur de son ennemie, et de vouloir bien se retirer, parce qu'on lui avait toujours dit qu'il ne fallait pas demeurer seule avec les garçons. Il répliqua qu'elle pouvait remarquer avec quel respect il en usait; qu'il était bien juste, puisqu'elle était sa maîtresse, qu'il lui obéît en toutes choses, même aux dépens de sa propre satisfaction. Là-dessus il la quitta, après lui avoir conseillé de feindre d'être malade du mauvais traitement qu'elle avait reçu.

Grognon fut si aise de savoir Gracieuse en cet état, qu'elle en guérit la moitié plus tôt qu'elle n'aurait fait, et les noces s'achevèrent avec une grande magnificence. Mais, comme le roi savait que par-dessus toutes choses Grognon aimait à être vantée pour belle, il fit faire son portrait, et ordonna un tournois, où six des plus adroits chevaliers de la cour devaient soutenir envers et contre tous que la reine Grognon

était la plus belle princesse de l'univers. Il vint beaucoup de chevaliers et d'étrangers pour soutenir le contraire. Cette magote était présente à tout, placée sur un grand balcon tout couvert de brocart d'or, et elle avait le plaisir de voir que l'adresse de ses chevaliers lui faisait gagner sa méchante cause. Gracieuse était derrière elle, qui s'attirait mille regards. Grognon, folle et vaine, croyait qu'on n'avait des yeux que pour elle.

Il n'y avait presque plus personne qui osât disputer sur la beauté de Grognon, lorsqu'on vit arriver un jeune chevalier qui tenait un portrait dans une boîte de diamants. Il dit qu'il soutenait que Grognon était la plus laide de toutes les femmes, et que celle qui était peinte dans sa boîte était la plus belle de toutes les filles. En même temps il court contre les six chevaliers, qu'il jette par terre : il s'en présente six autres, et jusqu'à vingt-quatre, qu'il abattit tous ; puis il ouvrit sa boîte, et il leur dit que, pour les consoler, il allait leur montrer ce beau portrait. Chacun le reconnut pour être celui de la princesse Gracieuse. Il lui fit une profonde révérence, et se retira sans avoir voulu dire son nom ; mais elle ne douta point que ce ne fût Percinet.

La colère pensa suffoquer Grognon : la gorge lui enfla ; elle ne pouvait prononcer une parole. Elle faisait signe que





c'était à Gracieuse qu'elle en voulait; et quand elle put s'en expliquer, elle se mit à faire une vie de désespérée. «Comment, disait-elle, oser me disputer le prix de la beauté! faire recevoir un tel affront à mes chevaliers! Non, je ne puis le souffrir, il faut que je me venge ou que je meure. — Madame, lui dit la princesse, je vous proteste que je n'ai aucune part à ce qui vient d'arriver : je signerai de mon sang, si vous voulez, que vous êtes la plus belle personne du monde, et que je suis un monstre de laideur. — Ah! vous plaisantez, ma petite mignonne, répliqua Grognon; mais j'aurai mon tour avant peu. » L'on alla dire au roi les

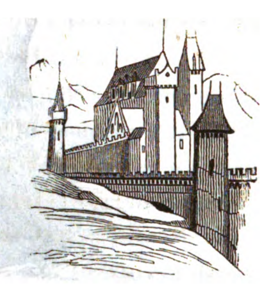
fureurs de sa femme, et que la princesse mourait de peur; qu'elle le suppliait d'avoir pitié d'elle, parce que s'il l'abandonnait à la reine, elle lui ferait mille maux. Il ne s'en émut pas davantage, et répondit seulement : « Je l'ai donnée à sa belle-mère, elle en fera comme il lui plaira. »

La méchante Grognon attendait la nuit impatiemment. Dès qu'elle fut venue, elle fit mettre les chevaux à sa chaise roulante; l'on obligea Gracieuse d'y monter, et sous une grosse escorte, on la conduisit à cent lieues de là, dans une grande forêt où personne n'osait passer, parce qu'elle était pleine de lions, d'ours, de tigres et de loups. Quand ils eurent percé jusqu'au milieu de cette horrible forêt, ils la firent descendre et l'abandonnèrent, quelque prière qu'elle pût leur faire d'avoir pitié d'elle. « Je ne vous demande pas la vie, leur disait-elle, je ne vous demande qu'une prompte mort : tuez-moi, pour m'épargner tous les maux qui vont m'arriver. » C'était parler à des sourds; ils ne daignèrent pas lui répondre; et, s'éloignant d'elle d'une grande vitesse, ils laissèrent cette belle et malheureuse princesse toute seule. Elle marcha quelque temps sans savoir où elle allait, tantôt se heurtant contre un arbre, tantôt tombant, tantôt embarrassée dans les buissons; enfin, accablée de douleur, *elle se jeta par terre*, sans avoir la force de se relever. « Percinet,



s'écriait-elle quelquefois, Percinet, où êtes-vous? Est-il possible que vous m'ayez abandonnée? » Comme elle disait ces mots, elle vit tout d'un coup la plus belle et la plus surprenante chose du monde : c'était une illumination si magnifique, qu'il n'y avait pas un arbre dans la forêt où il n'y eût plusieurs lustres remplis de bougies ; et dans le fond d'une allée, elle aperçut un palais tout de cristal, qui brillait autant que le soleil. Elle commença à croire qu'il entrait du Percinet dans ce nouvel enchantement ; elle sentit une joie mêlée

de crainte. « Je suis seule, disait-elle ; ce prince est jeune, aimable, amoureux ; je lui dois la vie. Ah ! c'en est trop ; éloignons-nous de lui : il vaut mieux mourir que de l'aimer. » En disant ces mots, elle se leva, malgré sa lassitude et sa faiblesse ; et, *sans tourner les yeux vers le beau château*, elle marcha d'un autre côté, si troublée et si confuse dans les différentes pensées qui l'agitaient, qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait.



Dans ce moment elle entendit du bruit derrière elle : la peur la saisit ; elle crut que c'était quelque bête féroce qui l'allait dévorer. Elle regarda en tremblant, et elle vit le prince Percinet aussi beau que l'on dépeint l'Amour. « Vous me fuyez, lui dit-il, ma princesse ; vous me craignez quand je vous adore. Est-il possible que vous soyez si peu instruite de mon respect, que de me croire capable d'en manquer pour vous ? Venez, venez sans alarme dans le palais de féerie, je n'y entrerai pas si vous me le défendez ; vous y trouverez la reine ma mère et mes sœurs qui vous aiment déjà tendrement sur ce que je leur ai dit de vous. » Gracieuse, charmée de la manière soumise et engageante dont

lui parlait son jeune amant, ne put refuser d'entrer avec lui dans un petit traîneau peint et doré, que deux cerfs tiraient d'une vitesse prodigieuse ; de sorte qu'en très-peu de temps il la conduisit en mille endroits de cette forêt qui lui semblèrent admirables. On voyait clair partout : il y avait des bergers et des bergères vêtus galamment, qui dansaient au son des flûtes et des musettes. Elle voyaït en d'autres lieux, sur le bord des fontaines, des villageois qui mangeaient et qui chantaient gaiement. « Je croyais, leur dit-elle, cette forêt inhabitée, mais tout m'y paraît peuplé et dans la joie. — Depuis que vous y êtes ma princesse, repliqua Percinet, il n'y a plus dans cette sombre solitude que des plaisirs et d'agréables amusements : les Amours vous accompagnent, les fleurs naissent sous vos pas. » Graçieuse n'osa répondre ; elle ne voulait point s'embarquer dans ces sortes de conversations, et elle pria le prince de la mener auprès de la reine sa mère.

Aussitôt il dit à ses cerfs d'aller au palais de féerie. Elle entendit en arrivant une musique admirable ; et la reine avec deux de ses filles, qui étaient toutes charmantes, vinrent au-devant d'elle, l'embrassèrent, et la menèrent dans une grande salle dont les murs étaient de cristal de roche ; elle y remarqua avec beaucoup d'étonnement que son his-

toire jusqu'à ce jour y était gravée, et même la promenade qu'elle venait de faire avec le prince dans le traîneau; mais cela était d'un travail si fini, que les Phidias et tout ce que l'ancienne Grèce nous vante n'en auraient pu approcher. « Vous avez des ouvriers bien diligents, dit Gracieuse à Percinet; à mesure que je fais une action et un geste, je le vois gravé. — C'est que je ne veux rien perdre de tout ce qui a quelque rapport à vous, ma princesse, répliqua-t-il : hélas! en aucun endroit, je ne suis ni heureux ni content. » Elle ne lui répondit rien, et remercia la reine de la manière dont elle la recevait. On servit un grand repas, où Gracieuse mangea de bon appétit; car elle était ravie d'avoir trouvé Percinet au lieu des ours et des lions qu'elle craignait dans la forêt.

Le repas finit, et la reine l'envoya conduire dans son appartement par les deux princesses. Il n'a jamais été rien de plus magnifique que les meubles, ni de si galant que le lit et la chambre où elle devait coucher. Elle fut servie par vingt-quatre filles vêtues en nymphes : la plus vieille avait dix-huit ans, et chacune paraissait un miracle de beauté. Quand on l'eut mise au lit, on commença une musique ravissante pour l'endormir; mais elle était si surprise, qu'elle ne pouvait fermer les yeux. « Tout ce que j'ai vu, disait-

elle, sont des enchantements. Qu'un prince si aimable et si habile est à redouter! Je ne peux m'éloigner trop tôt de ces lieux. » Cet éloignement lui faisait beaucoup de peine : quitter un palais si magnifique pour se mettre entre les mains de la barbare Grognon, la différence était grande : on hésiterait à moins. D'ailleurs elle trouvait Percinet si engageant, qu'elle ne voulait pas demeurer dans un palais dont il était le maître.



Lorsqu'elle fut levée, on lui présenta des robes de toutes les couleurs, des garnitures de pierreries de toutes les ma-

nières, des dentelles, des rubans, des gants et des bas de soie, tout cela d'un goût merveilleux; rien n'y manquait. On lui mit une toilette d'or ciselé : elle n'avait jamais été si bien parée et n'avait jamais paru si belle. Percinet entra dans sa chambre, vêtu d'un drap d'or et vert (car le vert était sa couleur, parce que Gracieuse l'aimait). Tout ce qu'on nous vante de mieux fait et de plus aimable n'approchait pas de ce jeune prince. Gracieuse lui dit qu'elle n'avait pu dormir, que le souvenir de ses malheurs la tourmentait, et qu'elle ne pouvait s'empêcher d'en appréhender les suites. «Qu'est-ce qui peut vous alarmer? madame, lui dit-il; vous êtes souveraine ici; vous y êtes adorée; voudriez-vous m'abandonner pour votre plus cruelle ennemie? — Si j'étais la maîtresse de ma destinée, lui dit-elle, le parti que vous me proposez serait celui que j'accepterais; mais je suis comptable de mes actions au roi mon père; il vaut mieux souffrir que manquer à mon devoir.» Percinet lui dit tout ce qu'il put au monde pour la persuader de l'épouser; elle n'y voulut pas consentir; et ce fut presque malgré elle qu'il la retint huit jours, pendant lesquels il imagina mille nouveaux plaisirs pour la divertir.

Elle disait souvent au prince : « Je voudrais bien savoir ce qui s'est passé à la cour de Grognon et comment elle s'est

expliquée de la pièce qu'elle m'a faite. » Percinet lui dit qu'il y enverrait son écuyer, qui était homme d'esprit. Elle répliqua qu'elle était persuadée qu'il n'avait besoin de personne pour être informé de ce qui se passait, et qu'ainsi il pouvait le lui dire. « Venez donc avec moi, lui dit-il, dans la grande tour, et vous le verrez vous-même. » Là-dessus il la mena sur une tour prodigieusement haute, qui était toute de cristal de roche, comme le reste du château : il lui dit de mettre son pied sur le sien, et son petit doigt dans sa bouche; puis de regarder du côté de la ville. Elle aperçut aussitôt que la vilaine Grognon était avec le roi, et qu'elle lui disait : « Cette misérable princesse s'est pendue dans la cave ; je viens de la voir, elle fait horreur ; il faut vitement l'enterrer, et vous consoler d'une si petite perte. » *Le roi se prit à pleurer la mort de sa fille.* Grognon, lui tournant le dos, se retira dans sa chambre, et fit prendre une bûche que l'on ajusta de cornettes, et bien enveloppée, on la mit dans le cercueil ; puis, par l'ordre du roi, on lui fit un grand enterrement, où tout le



monde assista en pleurant, et maudissant la marâtre qu'ils accusaient de cette mort : chacun prit le grand deuil; elle entendait les regrets qu'on faisait de sa perte, qu'on disait tout bas : « Quel dommage que cette belle et jeune princesse soit périe par les cruautés d'une si mauvaise créature! Il faudrait la hacher, et en faire un pâté. » Le roi, ne pouvant ni boire ni manger, pleurait de tout son cœur.

Gracieuse voyant son père si affligé : « Ah Percinet, dit-elle, je ne puis souffrir que mon père me croie plus longtemps morte; si vous m'aimez, remenez-moi. » Quelque chose qu'il pût lui dire, il fallut obéir, quoique avec une répugnance extrême. « Ma princesse, lui disait-il, vous regretterez plus d'une fois le palais de féerie; car pour moi je n'ose croire que vous me regrettiez, vous m'êtes plus inhumaine que Grognon ne vous l'est. » Quoi qu'il pût lui dire, elle voulut partir, et prit congé de la mère et des sœurs du prince. Il monta avec elle dans le traîneau, les cerfs se mirent à courir; et comme elle sortait du palais, elle entendit un grand bruit : elle regarda derrière elle, c'était tout l'édifice qui tombait en mille morceaux. « Que vois-je! s'écria-t-elle, il n'y a plus ici de palais! — Non, lui répliqua Percinet, mon palais sera parmi les morts; vous n'y entrerez qu'après votre enterrement. — Vous êtes en colère, lui dit Gracieuse,

en essayant de le radoucir; mais au fond, ne suis-je pas plus à plaindre que vous? »

Quand ils arrivèrent, Percinet fit que la princesse, lui et le traîneau devinrent invisibles. Elle monta dans la chambre du roi et fut se jeter à ses pieds. *Lorsqu'il la vit, il eut peur*, et voulut fuir, la prenant pour un fantôme; elle le retint et lui dit qu'elle n'était point morte, que Grognon l'avait fait conduire dans la forêt sauvage, qu'elle était montée au haut d'un arbre, où elle avait vécu de fruits; qu'on avait fait enterrer une bûche à sa place, et qu'elle lui demandait en grâce de l'envoyer dans quelqu'un de ses châteaux, où elle ne fût plus exposée aux fureurs de sa marâtre.



Le roi, incertain si elle lui disait vrai, envoya déterrer la bûche, et demeura bien étonné de la malice de Grognon. Tout autre que lui l'aurait fait mettre à la place; mais c'était un pauvre homme faible qui n'avait pas le courage de se fâcher tout de bon : il caressa beaucoup sa fille et la fit souper avec lui. Quand les créatures de Grognon allèrent lui dire le retour de la princesse, et qu'elle soupait avec le roi, elle

commença de faire la forcenée; et courant chez lui, elle lui dit qu'il n'y avait point à balancer, qu'il fallait lui abandonner cette friponne, ou la voir partir dans le même moment pour ne revenir de sa vie; que c'était une supposition de croire qu'elle fût la princesse Gracieuse; qu'à la vérité elle lui ressemblait un peu, mais que Gracieuse s'était pendue, qu'elle l'avait vue de ses yeux, et que, si l'on ajoutait foi aux impostures de celle-ci, c'était manquer de considération et de confiance pour elle. Le roi, sans dire un mot, lui abandonna l'infortunée princesse, croyant ou feignant de croire que ce n'était pas sa fille.

Grognon, transportée de joie, la traîna avec le secours de ses femmes dans un cachot où elle la fit déshabiller. *On lui ôta ses riches habits, et on la couvrit d'un pauvre guenillon de grosse toile, avec des sabots à ses pieds*, et un capuchon de bure sur sa tête : à peine lui donna-t-on un peu de paille pour se coucher et du pain bis.

Dans cette détresse, elle se prit à pleurer amèrement, et à regretter le château de féerie; mais elle n'osait appeler Percinet à son secours, trouvant qu'elle en avait trop mal usé pour lui, et ne pouvant se promettre qu'il l'aimât assez pour l'aider encore. Cependant la mauvaise Grognon avait envoyé querir une fée qui n'était guère moins malicieuse



qu'elle : « Je tiens ici, lui dit-elle, une petite coquine, dont j'ai sujet de me plaindre ; je veux la faire souffrir et lui donner toujours des ouvrages difficiles, dont elle ne puisse venir à bout, afin de la pouvoir rouer de coups sans qu'elle ait lieu de s'en plaindre ; aidez-moi à lui trouver chaque jour de nouvelles peines. » La fée répliqua qu'elle y rêverait, et qu'elle reviendrait le lendemain. Elle n'y manqua pas ; *elle apporta un écheveau de fil gros comme quatre personnes*, si délié, que le fil se cassait à souffler dessus, et si mêlé, qu'il était en un tapon sans commencement ni fin. Grognon ravie, envoya



quérir sa belle prisonnière, et lui dit : « Ça, ma bonne commère, apprêtez vos grosses pattes pour dévider ce fil, et soyez assurée que si vous en rompez un seul brin, vous êtes perdue, car je vous écorcherai moi-même : commencez quand il vous plaira; mais je veux l'avoir dévidé avant que le soleil se couche. » Puis elle l'enferma sous trois clefs dans une chambre.

La princesse n'y fut pas plus tôt, que regardant ce gros écheveau, le tournant et retournant, cassant mille fils pour un, elle demeura si interdite, qu'elle ne voulut pas seulement tenter d'en rien dévider, et, le jetant au milieu de la place : « Va, dit-elle, fil fatal, tu seras cause de ma mort. Ah! Percinet, Percinet! si mes rigueurs ne vous ont point trop rebuté, je ne demande pas que vous me veniez secourir, mais tout au moins venez recevoir mon dernier adieu. Là-dessus elle se mit à pleurer si amèrement, que quelque chose moins sensible qu'un amant en aurait été touché. Percinet ouvrit la porte avec la même facilité que s'il en eût gardé la clef dans sa poche. « Me voici, ma princesse, lui dit-il, toujours prêt à

vous servir, je ne suis point capable de vous abandonner, quoique vous reconnaissiez mal ma passion. » Il frappa trois coups de sa baguette sur l'écheveau, les fils aussitôt se rejoignirent les uns aux autres; et en deux autres coups tout fut dévidé d'une propreté surprenante. Il lui demanda si elle souhaitait encore quelque chose de lui, et si elle ne l'appellerait jamais que dans ses détresses. « Ne me faites point de reproches, beau Percinet, dit-elle, je suis déjà assez malheureuse. — Mais, ma princesse, il ne tient qu'à vous de vous affranchir de la tyrannie dont vous êtes la victime; venez avec moi, faisons notre commune félicité. Que craignez-vous? — Que vous ne m'aimiez pas assez, répliqua-t-elle : je veux que le temps me confirme vos sentiments. » Percinet, outré de ses soupçons, prit congé d'elle et la quitta.

Le soleil était sur le point de se coucher, Grognon en attendait l'heure avec mille impatiences; enfin elle la devança, et vint avec ses quatre furies, qui l'accompagnaient partout; elle mit les trois clefs dans les trois serrures, et disait en ouvrant la porte : « Je gage que cette belle paresseuse n'aura fait œuvre de ses dix doigts; elle aura mieux aimé dormir pour avoir le teint frais. »

Quand elle fut entrée *Gracieuse lui présenta le peloton de fil où rien ne manquait*. Elle n'eut pas autre chose à dire,



sinon qu'elle l'avait sali, qu'elle était une malpropre, et, pour cela, elle lui donna deux soufflets, dont ses joues blanches et incarnates devinrent bleues et jaunes. L'infortunée Gracieuse souffrit patiemment une insulte qu'elle n'était pas en état de repousser; on la ramena dans son cachot où elle fut bien enfermée.

Grognon, chagrine de n'avoir pas réussi avec l'écheveau de fil, envoya quérir la fée, et la chargea de reproches. « Trouvez, lui dit-elle, quelque chose de plus malaisé, pour qu'elle n'en puisse venir à bout. » La fée s'en alla, et le lendemain elle fit apporter une grande tonne pleine de plumes.

Il y en avait de toutes sortes d'oiseaux, de rossignols, de serins, de tarins, de chardonnerets, linotes, fauvettes, perroquets, hiboux, moineaux, colombes, autruches, outardes, paons, alouettes, perdrix : je n'aurais jamais fini si je voulais tout nommer. Ces plumes étaient mêlées les unes parmi les autres ; les oiseaux même n'auraient pu les reconnaître. « Voici, dit la fée, en parlant à Grognon, de quoi éprouver l'adresse et la patience de votre prisonnière ; commandez-lui de trier ces plumes, de mettre celles de paons à part, des rossignols à part, et qu'ainsi de chacune elle fasse un monceau : une fée y serait assez nouvelle. » Grognon pâma de joie, en se figurant l'embarras de la malheureuse princesse ; elle l'envoya quérir, lui fit ses menaces ordinaires, et l'enferma avec la tonne dans la chambre des trois serrures, lui ordonnant que tout l'ouvrage fût fini au coucher du soleil.

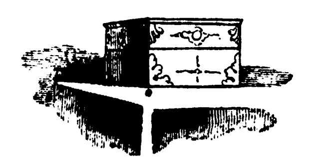
Gracieuse prit quelques plumes ; mais il lui était impossible de connaître la différence des unes aux autres : elle les rejeta dans la tonne ; elle les prit encore, elle essaya plusieurs fois ; et voyant qu'elle tentait une chose impossible : « Mourons, dit-elle d'un ton et d'un air désespéré ; c'est ma mort que l'on souhaite, c'est elle qui finira mes malheurs ; il ne faut plus appeler Percinet à mon secours ; s'il m'aimait, il serait déjà ici. — *J'y suis, ma princesse, s'écria Percinet en*



sortant du fond de la tonne où il était caché, j'y suis pour vous tirer de l'embarras où vous êtes; doutez, après tant de preuves de mon attention, que je vous aime plus que ma vie. » Aussitôt il frappa trois coups de sa baguette, et les plumes sortant à milliers de la tonne, se rangeaient d'elles-mêmes par petits

monceaux tout autour de la chambre. « Que ne vous dois-je point, seigneur? lui dit Gracieuse, sans vous j'allais succomber; soyez certain de toute ma reconnaissance. » Le prince n'oublia rien pour lui persuader de prendre une ferme résolution en sa faveur : elle lui demanda du temps, et quelque violence qu'il se fît, il lui accorda ce qu'elle voulait.

Grognon vint; elle demeura si surprise de ce qu'elle voyait, qu'elle ne savait plus qu'imaginer pour désoler Gracieuse : elle ne laissa pas de la battre, disant que les plumes étaient mal arrangées. Elle envoya querir la fée et se mit dans une colère horrible contre elle. La fée ne savait que lui répondre; elle demeurait confondue. Enfin elle lui dit qu'elle allait employer toute son industrie à faire une boîte qui embarrasserait bien sa prisonnière si elle s'avisait de l'ouvrir; et quelques jours après elle lui apporta *une boîte assez grande*. « Tenez, dit-elle à Grognon, envoyez porter cela quelque part par votre esclave; défendez-lui bien de l'ouvrir, elle ne pourra s'en



empêcher, et vous serez contente. » Grognon ne manqua à rien. « Portez cette boîte, dit-elle, à mon riche château, et la mettez sur la table du cabinet; mais je vous défends,

sous peine de mourir, de regarder ce qui est dedans. »

Gracieuse partit avec ses sabots, son habit de toile et son capuchon de laine; ceux qui la rencontraient disaient : Voilà quelque déesse déguisée; car elle ne laissait pas d'être d'une beauté merveilleuse. Elle ne marcha guère sans se lasser beaucoup. En passant dans un petit bois, qui était bordé d'une prairie agréable, elle s'assit pour respirer un peu; elle tenait la boîte sur ses genoux, et tout d'un coup l'envie la prit de l'ouvrir. « Qu'est-ce qui m'en peut arriver, disait-elle? Je n'y prendrai rien, mais tout au moins je verrai ce qui est dedans. » Elle ne réfléchit pas davantage aux conséquences, elle l'ouvrit; et aussitôt il en sortit une infinité de petits hommes et de petites femmes, de violons, d'instruments, de petites tables, de petits cuisiniers, de petits plats; enfin le géant de la troupe était haut comme le petit doigt. Ils sautent dans le pré, ils se séparent en plusieurs bandes et commencent le plus joli bal que l'on ait jamais vu. Les uns dansaient, les autres faisaient la cuisine et les autres mangeaient : les petits violons jouaient à merveille. Gracieuse prit d'abord quelque plaisir à voir une chose si extraordinaire; mais quand elle fut un peu délassée, et qu'elle voulut les obliger de rentrer dans la boîte, pas un seul ne le voulut; *les petits messieurs et les petites dames s'enfuyaient, les vio-*



lons de même, et les cuisiniers avec leurs marmites sur leur tête et les broches sur l'épaule, gagnaient le bois quand elle entrait dans le pré, et passaient dans le pré quand elle venait dans le bois. « Curiosité trop indiscrète, disait Gracieuse en pleurant, tu vas être bien favorable à mon ennemie! le seul malheur dont je pouvais me garantir m'arrive par ma faute : non, je ne puis assez me le reprocher. Percinet, s'écria-t-elle, Percinet! s'il est possible que vous aimiez encore une princesse si imprudente, venez m'aider dans la rencontre la plus fâcheuse de ma vie. » Percinet ne se fit pas appeler jusqu'à trois fois; elle l'aperçut avec son riche habit vert.

« Sans la méchante Grognon, lui dit-il, belle princesse, vous ne penseriez jamais à moi. — Ah! jugez mieux de mes sentiments, répliqua-t-elle, je ne suis ni insensible au mérite, ni ingrate aux bienfaits; il est vrai que j'éprouve votre constance, mais c'est pour la couronner quand j'en serai convaincue. » Percinet, plus content qu'il eût encore été, donna trois coups de baguette sur la boîte; aussitôt petits hommes, petites femmes, violons, cuisiniers et rôti, tout s'y plaça comme s'il ne s'en fût pas déplacé. Percinet avait laissé dans le bois son chariot; il pria la princesse de s'en servir pour aller au riche château : elle avait bien besoin de cette voiture en l'état où elle était; de sorte que la rendant invisible, il la mena lui-même et il eut le plaisir de lui tenir compagnie; plaisir auquel ma chronique dit qu'elle n'était pas indifférente dans le fond de son cœur; mais elle cachait ses sentiments avec soin.

Elle arriva au riche château; et quand elle demanda de la part de Grognon qu'on lui ouvrît son cabinet, le gouverneur éclata de rire. « Quoi, lui dit-il, tu crois, en quittant tes moutons, entrer dans un si beau lieu? Va! retourne où tu voudras, jamais sabots n'ont été sur un tel plancher. » Gracieuse le pria de lui écrire un mot, comme quoi il la refusait : il le voulut bien, et sortant du riche château, elle

trouva l'aimable Percinet qui l'attendait, et qui la ramena au palais. Il serait difficile d'écrire tout ce qu'il lui dit, pendant le chemin, de tendre et de respectueux, pour la persuader de finir ses malheurs. Elle lui repliqua que si Grognon lui faisait encore un mauvais tour, elle y consentirait.



Lorsque cette marâtre la vit revenir, elle se jeta sur la fée, qu'elle avait retenue; *elle l'égratigna, et l'aurait étran-*

glée, si une fée était étranglable. Gracieuse lui présenta le billet du gouverneur et la boîte : elle jeta l'un et l'autre au feu, sans daigner les ouvrir, et si elle s'en était crue, elle y aurait bien jeté la princesse ; mais elle ne différait pas son supplice pour longtemps.

Elle fit faire un grand trou dans le jardin, aussi profond qu'un puits ; l'on posa dessus une grosse pierre. Elle s'alla promener, et dit à Gracieuse et à tous ceux qui l'accompagnaient : « Voici une pierre sous laquelle je suis avertie qu'il y a un trésor ; allons, qu'on la lève promptement. » Chacun y mit la main, et Gracieuse comme les autres : c'était ce qu'on voulait. Dès qu'elle fut au bord, Grognon la poussa rudement dans le puits, et on laissa retomber la pierre qui le fermait.

Pour ce coup-là, il n'y avait plus rien à espérer ; où Percinet l'aurait-il pu trouver, au fond de la terre ? Elle en comprit bien les difficultés, et se repentit d'avoir attendu si tard à l'épouser. « Que ma destinée est terrible ! s'écria-t-elle. Je suis enterrée toute vivante ! ce genre de mort est plus affreux qu'aucun autre. Vous êtes vengé de mes retardements, Percinet ; mais je craignais que vous ne fussiez de l'humeur légère des autres hommes, qui changent quand ils sont certains d'être aimés. Je voulais enfin être sûre de votre cœur ;

mes injustes défiances sont cause de l'état où je me trouve. Encore, continuait-elle, si je pouvais espérer que vous donnassiez des regrets à ma perte, il me semble qu'elle me serait moins sensible. » Elle parlait ainsi pour soulager sa douleur, quand elle sentit ouvrir une petite porte, qu'elle n'avait pu remarquer dans l'obscurité. En même temps elle aperçut le jour, et un jardin rempli de fleurs, de fruits, de fontaines, de grottes, de statues, de bocages et de cabinets; elle n'hésita point à y entrer. Elle s'avança dans une grande allée, rêvant dans son esprit quelle fin aurait ce commencement d'aventure; en même temps elle découvrit le château de féerie : elle n'eut pas de peine à le reconnaître; sans compter que l'on n'en trouve guère tout de cristal de roche, et qu'elle y voyait ses nouvelles aventures gravées. Percinet parut avec la reine sa mère et ses sœurs. « Ne vous en défendez plus, belle princesse, dit la reine à Gracieuse, il est temps de rendre mon fils heureux, et de vous retirer de l'état déplorable où vous vivez sous la tyrannie de Grognon. » *La princesse reconnaissante se jeta à ses genoux*, et lui dit qu'elle pouvait ordonner de sa destinée, et *qu'elle lui obéirait* en tout; qu'elle n'avait pas oublié la prophétie de Percinet lorsqu'elle partit du palais de féerie, quand il lui dit que ce même palais serait parmi les morts, et qu'elle n'y entrerait



qu'après avoir été enterrée; qu'elle voyait avec admiration son savoir, et qu'elle n'en avait pas moins pour son mérite; qu'ainsi elle l'acceptait pour époux. Le prince se jeta à son tour à ses pieds; en même temps le palais retentit de voix et d'instruments, et les noces se firent avec la dernière magnificence. Toutes les fées de mille lieues à la ronde y vinrent avec des équipages somptueux; les unes arrivèrent dans des chars tirés par des cygnes, d'autres par des dragons, d'autres sur des nues, d'autres dans des globes de feu. Entre celles-là parut la fée qui avait aidé Grognon à tourmenter Gracieuse; quand elle la reconnut, l'on n'a jamais été plus surpris : elle la conjura d'oublier ce qui s'était passé, et lui dit qu'elle cher-

cherait les moyens de réparer les maux qu'elle lui avait fait souffrir. Ce qui est de vrai, c'est qu'elle ne voulut pas demeurer au festin; et que remontant dans son char attelé de deux terribles serpents, elle vola au palais du roi. En ce lieu elle chercha Grognon, et lui tordit le cou, sans que ses gardes ni ses femmes l'en pussent empêcher.





LA PRINCESSE PRINTANIÈRE.

—

Il était une fois un roi et une reine qui avaient eu plusieurs enfants, mais qui les avaient tous perdus, ce qui leur causait beaucoup de chagrin, car ils avaient des biens de reste, et il ne leur manquait que des enfants. Il y avait cinq ans que la reine n'en avait eu; tout le monde croyait qu'elle n'en aurait plus, parce qu'elle s'affligeait trop quand elle pensait à tous ces petits princes si jolis qui étaient morts.

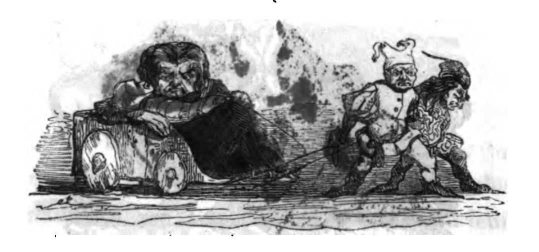
Enfin la reine devint grosse; elle ne faisait que songer nuit et jour comment elle ferait pour conserver la vie à la petite créature qu'elle devait avoir, au nom qu'elle porterait, aux habits, aux poupées, aux joujoux qu'elle lui donnerait.

On avait sonné à son de trompe et affiché dans tous les carrefours, que les meilleures nourrices eussent à se présenter devant la reine, parce qu'elle voulait en choisir une pour son enfant. Voici qu'il en vint des quatre coins du monde; ce n'étaient que nourrices avec leurs pouparts. Un jour donc,



la reine prenait le frais dans un grand bois, *elle s'assit et dit au roi* : « Sire, faisons venir toutes nos nourrices et choisis-

sons-en une.—Très-volontiers, ma mie, dit le roi. Allons, qu'on les appelle toutes. » Voilà les nourrices qui viennent l'une après l'autre, faisant une belle révérence au roi et à la reine, puis elles se mettent en haie chacune contre une arbre. Après qu'elles se furent rangées, et que l'on eut admiré leur teint frais, leurs belles dents, et leurs seins remplis de bon lait, l'on voit venir dans une brouette, poussée par deux vilains petits nains, une laideron qui avait les pieds de travers, les genoux sous le menton; une grosse bosse, les yeux louches, et la peau plus noire que l'encre : *elle tenait entre les bras un petit magot de singe, à qui elle donnait à téter*,



et elle parlait un jargon que l'on n'entendait pas. Elle vint à son tour pour s'offrir; mais la reine la repoussant : « Allez, grosse laide, lui dit-elle, vous n'êtes qu'une mal apprise, de

venir devant moi faite comme vous voilà; si vous y restez davantage, je vous en ferai bien ôter. » Cette maussade passa, grommelant bien fort, et traînée par ses affreux petits nains; elle fut se ficher dans le creux d'un gros arbre, d'où elle pouvait tout voir.

La reine, qui ne songeait plus à elle, choisit une belle nourrice; mais dès qu'elle l'eut nommée, voilà qu'un horrible serpent, qui était caché sous les herbes, la pique au pied; elle tombe comme morte. La reine, bien chagrine de cet accident, jette les yeux sur une autre : aussitôt passe un aigle volant, qui tenait une tortue; il la laisse tomber sur la tête de la pauvre nourrice, qui fut cassée en pièces comme un verre. La reine, encore plus affligée, appela une troisième nourrice, qui voulant s'avancer au plus vite se laisse tomber contre un buisson plein de longues épines, et se crève un œil. « Ah! s'écria la reine, il y a aujourd'hui bien du malheur dans mon affaire : il n'est pas possible que je choisisse une nourrice sans lui porter guignon! J'en laisserai le soin à mon médecin. » En se levant pour retourner au palais, elle entend rire à gorge déployée : elle regarde et voit derrière elle la méchante bossue, qui était comme une guenon avec son fagotin de singe dans la brouette. Dam! elle se moquait de toute la compagnie, et particulièrement de la

reine. Cette princesse en eut si grand dépit, qu'elle voulut aller à elle pour la battre, se doutant bien qu'elle était cause du mal des nourrices; mais la bossue ayant frappé trois coups de sa baguette, les nains furent changés en griffons ailés, la brouette en chariot de feu, et tout s'envola en l'air, faisant des menaces et de grands cris.

« Hélas! ma mie, nous sommes perdus, dit le roi; c'est ici la fée Carabosse; la méchante me haïssait dès le temps que j'étais petit garçon, pour une espièglerie que je lui fis avec du soufre dans son potage; depuis cela elle a toujours cherché à s'en venger. » La reine se prit à pleurer. « Si j'avais pu deviner son nom, dit-elle, j'aurais tâché de m'en faire une amie; je crois que je voudrais être morte. » Quand le roi la vit si affligée, il lui dit: « Mamour, allons tenir le conseil sur ce que nous avons à faire. » Il l'emmena par-dessous le bras, car elle tremblait encore de la peur que lui avait fait Carabosse.

Quand le roi et la reine furent dans la chambre, ils firent appeler leurs conseillers; l'on ferma bien les portes et les fenêtres pour n'être pas entendus, et l'on prit la résolution de convier à la naissance de l'enfant toutes les fées à mille lieues à la ronde. L'on fit partir en même temps des courriers, et l'on écrivit aux fées de belles lettres fort civiles, pour

qu'elles prissent la peine de venir aux couches de la reine, et de tenir l'affaire secrète; car l'on tremblait de peur que Carabosse n'en fût avertie, et qu'elle ne vînt faire du grabuge. Pour récompense de leurs peines, on leur promettait une hongreline de velours bleu, un cotillon de velours amarante, des pantoufles de satin cramoisi tailladé, de petits ciseaux dorés, et un étui plein de fines aiguilles.

Dès que les courriers furent partis, la reine commença de travailler avec ses demoiselles et ses servantes à tout ce qu'elle avait promis aux fées; elle en connaissait plusieurs, mais il n'en vint que cinq. Elles arrivèrent dans le moment que la reine venait d'avoir une petite princesse. Voilà qu'elles s'enferment vitement pour la douer. La première la doua d'une beauté parfaite; la seconde, d'avoir infiniment d'esprit; la troisième de chanter merveilleusement bien; la quatrième, de faire des ouvrages en prose et en vers.

Comme la cinquième ouvrait la bouche pour parler, l'on entendit dans la cheminée un bruit, comme d'une grosse pierre qui tomberait du haut d'un clocher, et Carabosse parut toute barbouillée de suie, criant à tue-tête: « Je doue cette petite créature,

De guignon guignonnant
Jusqu'à l'âge de vingt ans.

A ces mots, la reine qui était dans son lit, se mit à pleurer, et à prier Carabosse d'avoir pitié de la petite princesse. Toutes les fées lui disaient : « *Hélas! ma sœur, déguignonnez-la ; que vous a-t-elle fait?* » Mais cette laide fée ne répondait point ; de sorte que la cinquième, qui n'avait pas parlé, tacha de raccommoder l'affaire, et la doua d'une longue vie pleine de bonheur, après que le temps de la malédiction serait passé. Carabosse n'en fit que rire, et elle se mit à chanter vingt chansons ironiques, en regrimpant par le même chemin. Toutes les fées en demeurèrent dans une grande consternation, mais particulièrement la pauvre reine. Elle ne laissa pas de leur donner ce qu'elle avait promis ; elle y ajouta même des rubans qu'elles aiment beaucoup. On leur fit grande chair ; et la plus vieille dit en partant,



qu'elle était d'avis qu'on mît la princesse, jusqu'à l'âge de vingt ans, en quelque lieu où elle ne vît personne que les femmes qu'on lui donnerait, et qu'elle fût bien enfermée.

Là-dessus, le roi fit bâtir une tour couverte, où il n'y avait point de fenêtres : l'on n'y voyait clair qu'avec de la bougie. On y arrivait par une voûte, qui allait une lieue sous terre; c'était par là que l'on apportait aux nourrices et aux gouvernantes tout ce qu'il leur fallait Il y avait de vingt pas en vingt pas de grosses portes qui fermaient bien, et des gardes partout.

L'on avait nommé la jeune princesse Printanière, parce qu'elle avait un teint de lis et de roses, plus frais et plus fleuri que le printemps. Elle se rendait admirable dans toutes les choses qu'elle disait ou qu'elle faisait; elle apprenait les sciences les plus difficiles, comme les plus aisées, et elle devenait si grande et si belle, que le roi et la reine ne la voyaient jamais sans pleurer de joie. [illegible]e les priait quelque fois de rester avec elle, ou de l'emme[illegible]r avec eux, car elle s'ennuyait, sans bien savoir pourquoi; mais ils différaient toujours.

Sa nou[illegible]e, qui ne l'avait point quittée, et qui ne manquait pas [illegible]rit, lui contait quelquefois comme le monde était fait [illegible] elle le comprenait aussitôt avec autant de

facilité que si elle l'eût vu. Le roi disait souvent à la reine : « Ma mie, Carabosse en sera la dupe ; nous sommes plus fins qu'elle, notre Printanière sera heureuse en dépit de ses prédictions. » Et la reine riait jusqu'aux larmes, de songer au dépit de la méchante fée. Ils avaient fait peindre Printanière, et envoyé ses portraits par toute la terre ; car le temps de la retirer de la tour approchait : ils voulaient la marier. Il ne restait plus que quatre jours pour accomplir les vingt ans ; la cour et la ville étaient dans une grande joie de la prochaine liberté de la princesse, et elle fut augmentée par la nouvelle que le roi Merlin voulait l'avoir pour son fils, et qu'il envoyait son ambassadeur Fanfarinet pour en faire la demande.

La nourrice, qui disait tout à la princesse, lui conta ceci, et qu'il n'y aurait rien au monde de si beau que l'entrée de Fanfarinet. « Ah ! que je suis infortunée, s'écria-t-elle, on me retient dans une sombre tour, comme si j'avais commis quelque grand crime ; je n'ai jamais vu le ciel, le soleil et les étoiles dont on dit tant de merveilles ; je n'ai jamais vu un cheval, un singe, un lion, si se n'est en peinture. Le roi et la reine disent qu'ils me retireront d'ici quand j'aurai vingt ans ; mais ils veulent m'amuser pour me faire prendre patience, et je sais fort bien qu'ils veulent m'y laisser périr sans

que je les aie offensés en rien. » Là-dessus elle se prit à pleurer si fort qu'elle en avait les yeux gros comme le poing, et la nourrice, et la sœur de lait, et la remueuse, et la berceuse, qui l'aimaient toutes passionnément, se mirent aussi tant à pleurer qu'on n'entendait que des sanglots et des soupirs; elles pensèrent en étouffer; c'était une grande désolation.

Quand la princesse les vit en si bon train de s'affliger, *elle prit un couteau, et dit tout haut : « Je suis résolue de me*



tuer tout à l'heure, *si* vous ne trouvez le moyen de me faire voir la belle entrée de Fanfarinet; jamais le roi ni la reine ne le sauront : avisez ensemble si vous aimez mieux que je m'égorge dans cette place, que de me donner cette satisfac-

tion. » A ces mots, la nourrice et les autres recommencèrent à pleurer encore plus fort; et toutes résolurent de lui faire voir Fanfarinet, ou de mourir à la peine. Elles passèrent le reste de la nuit à proposer des expédients, sans en trouver; et Printanière, qui se désespérait, disait sans cesse : « Ne me faites plus accroire que vous m'aimez; si vous m'aimiez, vous trouveriez bien de bons moyens : j'ai lu que l'amitié vient à bout de tout.

Enfin elles conclurent qu'il fallait faire un trou à la tour, du côté de la ville par où Fanfarinet devait venir. Elles dérangèrent le lit de la princesse, et aussitôt elles se mirent toutes à travailler, sans cesser jour et nuit. A force de gratter, elles ôtaient le plâtre, et puis les petites pierres. Elles en ôtèrent tant, qu'elles firent un trou par où l'on pouvait passer une petite aiguille avec bien de la peine.

Ce fut par là que Printanière aperçut le jour pour la première fois : elle en demeura éblouie ; et comme elle regardait sans cesse au petit trou, elle vit paraître Fanfarinet à la tête de toute sa troupe. Il était monté sur un cheval blanc qui dansait au son des trompettes, et qui sautait à merveille; six joueurs de flûte allaient devant, ils jouaient les plus beaux airs de l'Opéra, et six hautbois répondaient par échos, puis les trompettes et les timbales faisaient grand bruit. Fanfari-

net avait un habit tout en broderies, des perles, des bottes d'or, des plumes incarnates, des rubans partout, et tant de diamants (car le roi Merlin en avait des chambres pleines), que le soleil brillait moins que lui. Printanière, à cette vue, se sentit si hors d'elle, qu'elle n'en pouvait plus; et après y avoir un peu pensé, elle jura qu'elle n'aurait point d'autre mari que le beau Fanfarinet; qu'il n'y avait aucune apparence que son maître fût aussi aimable; qu'elle ne connaissait point l'ambition; que puisqu'elle avait bien vécu dans une tour, elle vivrait bien, s'il le fallait, dans quelque château à la campagne, avec lui; qu'il lui semblait que du pain et de l'eau valaient mieux avec lui que des poulets et des bombons avec un autre. Enfin elle en dit tant que ses femmes étaient bien en peine où elle en avait appris la quatrième partie; et lorsqu'elles voulurent lui représenter son rang, et le tort qu'elle se ferait, elle les fit taire sans daigner les écouter.

Dès que Fanfarinet fut arrivé dans le palais du roi, la reine vint querir sa fille. Toutes les rues étaient tapissées, et les dames aux fenêtres; les unes tenaient des corbeilles pleines de fleurs, d'autres pleines de perles, et ce qui était bien meilleur, d'excellentes dragées, pour jeter sur elle quand elle passerait.

L'on commençait à l'habiller lorsqu'il arriva *à la tour* un



nain, monté sur un éléphant; il venait de la part des cinq bonnes fées qui l'avaient douée le jour de sa naissance. Elles lui envoyaient une couronne, un sceptre, une robe de brocart d'or, une jupe d'ailes de papillons d'un travail merveilleux avec une cassette encore plus merveilleuse, tant elle était pleine de pierreries; aussi la disait-on sans prix, et l'on n'a jamais vu tant de richesses ensemble. A cette vue, la reine se pâmait d'admiration; pour la princesse, elle regardait tout cela assez indifféremment, parce qu'elle ne songeait qu'à Fanfarinet.

On remercia le nain; il eut une pistole pour boire, et plus de mille aunes de nompareille de toutes les couleurs, dont il se fit de belles jarretières, un nœud à sa cravate et à son chapeau. Ce nain était si petit, que quand il eut tous ces rubans on ne le voyait plus. La reine lui dit qu'elle chercherait quelque belle chose pour renvoyer aux fées, et la princesse, qui

était fort généreuse, leur fit présent de plusieurs rouets d'Allemagne, avec des quenouilles de bois de cèdre.

L'on mit à la princesse tout ce que le nain avait apporté de plus rare ; elle parut à tout le monde d'une si grande beauté, que le soleil s'en cacha de dépit, et la lune, qui n'est pas trop honteuse, n'osa paraître tant qu'elle fut en chemin. Elle allait à pied par les rues, marchant sur de riches tapis : le peuple assemblé en foule criait autour d'elle : « Ah! qu'elle est belle ! ah ! qu'elle est belle ! »

Comme elle allait dans ce pompeux appareil, entre la reine et quatre ou cinq douzaines de princesses du sang, sans compter plus de dix douzaines qui étaient venues des états voisins pour assister à cette fête, le ciel commença de s'obscurcir, le tonnerre grondait, la pluie, mêlée de grêle, tombait par torrents. La reine mit son manteau royal sur sa tête, toutes les dames y mirent leurs jupes. Printanière en allait faire autant quand on entendit dans l'air plus de mille corbeaux, chouettes, corneilles, et autre oiseaux d'un sinistre augure, qui par leurs croassements n'annonçaient rien de bon. En même temps un vilain hibou, d'une grandeur prodigieuse, vint à tire d'aile tenant dans son bec une écharpe de toile d'araignée, brodée d'ailes de chauves-souris : il laissa tomber cette écharpe sur le épaules de Printanière, et l'on entendit de longs éclats

de rire, qui signifiaient assez que c'était là une mauvaise plaisanterie de la façon de Carabosse.

A cette lugubre vision, tout le monde se mit à pleurer, et la reine, plus affligée que personne, voulut arracher l'écharpe noire; mais elle semblait clouée sur les épaules de sa fille : «Ah ! dit-elle, voilà un tour de notre ennemie, rien ne peut l'apaiser; je lui ai envoyé inutilement plus de cinquante livres de confitures, autant de sucre royal, et deux jambons de Mayence : elle n'en a tenu compte.

Pendant qu'elle se lamentait, on se mouillait jusqu'aux os. Printanière, entêtée de l'ambassadeur, gagnait toujours pays, et, sans dire un seul mot, elle songeait que pourvu qu'elle pût lui plaire, elle ne se souciait ni de Carabosse, ni de son écharpe de triste présage : elle s'étonnait en elle-même qu'il ne vînt point au devant d'elle, quand tout d'un coup elle le vit paraître à côté du roi. Aussitôt les trompettes, les tambours et les violons firent un bruit agréable, les cris du peuple redoublèrent; enfin la joie parut extraordinaire.

Fanfarinet avait beaucoup d'esprit; mais quand il vit la belle Printanière avec tant de grâces et de majesté, il demeura si ravi, qu'au lieu de parler, il ne faisait plus que bégayer; l'on aurait dit qu'il était ivre, quoiqu'il n'eût pris qu'une tasse de chocolat : il se désespérait d'avoir oublié en

un clin d'œil une harangue qu'il répétait tous les jours depuis plusieurs mois, et qu'il savait assez bien pour la dire en dormant.

Pendant qu'il donnait la question à sa mémoire pour la recouvrer, il faisait de profondes révérences à la princesse, qui de son côté en fit une demi-douzaine sans aucune réflexion. Enfin elle prit la parole, et pour le tirer de l'embarras où elle le voyait, elle lui dit : « Seigneur Fanfarinet, je connais sans peine que tout ce que vous pensez est charmant, je vous tiens compte d'avoir tant d'esprit ; mais hâtons-nous de gagner le palais, il pleut à verse, c'est la méchante Carabosse qui nous inonde ; quand nous serons à couvert, elle en sera la dupe. » Il lui répliqua galamment, que la fée avait sagement prévu l'incendie que ses beaux yeux allaient faire, et que pour le tempérer elle répandait des déluges d'eau.

Après ce peu de mots, il lui présenta la main pour lui aider à marcher. Elle lui dit tout bas : « J'ai pour vous des sentiments que vous ne devineriez jamais, si je ne vous les expliquais moi-même ; cela ne laisse pas de me faire de la peine ; mais honny soit qui mal y pense. Sachez donc, monsieur l'ambassadeur, que je vous ai vu avec admiration monté sur votre beau cheval qui danse ; j'ai regretté que vous vinssiez ici pour un autre que pour vous : nous ne laisserons pas, si vous avez



autant de courage que moi, d'y trouver du remède; au lieu de vous épouser au nom de votre maître, *je vous épouserai au vôtre*. Je sais que vous n'êtes pas prince, vous me plaisez autant que si vous l'étiez; nous nous sauverons ensemble dans quelque coin du monde. On en causera d'abord, et puis quelqu'autre fera comme moi, ou peut-être pis; on me laissera en repos pour parler de celle-là, et j'aurai le plaisir de vivre avec vous. »

Fanfarinet crut rêver, car Pritanière était une princesse si merveilleuse, qu'à moins d'un étrange caprice, il ne pou-

vait jamais espérer cet honneur ; il n'eut pas même la force de lui répondre. S'ils avaient été seuls, il se serait jeté à ses pieds, mais il prit la liberté de lui serrer la main si fort, qu'il lui fit grand mal au petit doigt, sans qu'elle criât, tant elle en était affolée. Quand elle entra dans le palais, il retentit de mille sortes d'instruments de musique, auxquels des voix presque célestes se joignirent si juste, que l'on n'osait respirer crainte de faire trop de bruit.

Après que le roi eut baisé sa fille au front et aux deux joues, il lui dit : « Ma chère petite brebis (car il lui donnait toutes sortes de noms d'amitié) , ne veux-tu pas bien épouser le fils du grand roi Merlin ? voici le seigneur Fanfarinet qui fera la cérémonie pour lui et, qui t'emmènera dans le plus beau royaume du monde ? — Oui-dà, mon père, dit-elle en faisant une profonde révérence, je veux tout ce qui vous plaira, pourvu que ma bonne maman y consente. — J'y consens, ma mignonne, dit la reine en l'embrassant. Allons, que l'on couvre les tables. » Ce qu'on fit en diligence. Il y en avait cent dans une grande galerie, et jamais de mémoire d'homme, l'on n'a tant mangé, excepté Printanière et Fanfarinet, qui ne songeaient qu'à se regarder, et qui rêvaient si fort qu'ils en oubliaient tout.

Après le repas il y eut un bal, ballet et comédie, mais il

était déjà si tard, et l'on avait tant mangé, que malgré qu'on en eût, on dormait tout debout; le roi et la reine saisis de sommeil se jetèrent sur un canapé; la plupart des dames et des cavaliers ronflaient, les musiciens détonnaient, et les comédiens ne savaient ce qu'ils disaient, nos amants seuls étaient éveillés comme des souris, et se faisaient cent petites mines. La princesse voyant qu'il n'y avait rien à craindre, et que les gardes, couchés sur leurs paillasses, dormaient à leur tour, dit à Fanfarinet : « Croyez-moi; profitons d'une occasion si favorable ; car si j'attends la cérémonie des épousailles, le roi me donnera des dames pour me servir, et un prince pour m'accompagner chez votre roi Merlin ; il vaut donc mieux nous en aller à présent, le plus vite que nous pourrons. »

Elle se leva et prit le poignard du roi, qui était tout garni de diamants, et le diadème de la reine qu'elle avait ôté pour dormir plus à son aise. Elle donna sa main blanche à Fanfarinet pour sortir ; il la prit, et mettant un genou en terre: « Je jure, dit-il, à votre altesse, une fidélité et une obéissance éternelles. Grande princesse, vous faites tout pour moi, que ne voudrais-je pas faire pour vous ! » Ils sortirent du palais ; l'ambassadeur portait une lanterne sourde, et par des rues fort crottées ils furent au port ; ils entrèrent dans

un petit bateau, où il y avait un pauvre vieux batelier qui dormait: ils l'éveillèrent, et quand il vit Printanière si belle avec tant de diamants et son écharpe de toile d'araignée, il la prit pour la déesse de la nuit, il se mit à genoux devant elle; mais, comme il ne fallait pas s'amuser, elle lui ordonna de partir *C'était beaucoup hasarder, car on ne voyait*



ni la lune ni les étoiles; le temps était encore couvert de la pluie que Carabosse avait excitée. Il est vrai qu'il y avait une escarboucle au couvre-chef de la reine, qui brillait plus que cinquante flambeaux allumés; et Fanfarinet (à ce qu'on dit) se serait bien passé de la lanterne sourde: il y avait aussi une pierre qui rendait invisible.

Fanfarinet demanda à la princesse où elle voulait aller? « Hélas! dit-elle, je veux aller avec vous; je n'ai que cela dans l'esprit. — Mais, lui dit-il, madame, je n'ose vous conduire chez le roi Merlin; car nous y serions infaillible-

ment découverts. — Eh bien, répliqua-t-elle, allons à l'île des écureuils, elle est assez éloignée pour qu'on ne nous y suive pas. » Elle commanda au marinier de partir, et, bien qu'il n'eût qu'un petit bateau, il obéit.

Comme le jour approchait, le roi, la reine et tout le monde ayant un peu secoué les oreilles et frotté leurs yeux, ne songèrent plus qu'à conclure le mariage de la princesse. La reine empressée demanda son riche diadème pour se coiffer ; mais on le chercha inutilement de tous côtés.

Le roi voulut à son tour mettre son brillant poignard; l'on commença tout de même à fureter partout, et l'on ouvrit nombre de coffres et de cassettes, dont il y avait plus de cent ans que les clefs étaient perdues ; l'on y trouva mille raretés, des poupées qui remuaient la tête et les yeux, des brebis d'or avec des petits agneaux, de bonnes écorces de citron et des noix confites ; mais cela ne pouvait consoler le roi. Son désespoir était si grand, qu'il s'arrachait la barbe; la reine, par compagnie, s'arrachait les cheveux, car en verité le diadème et le poignard valaient plus que dix villes grandes comme Madrid.

Quand le roi vit qu'il n'y avait plus d'espérance de rien retrouver, il dit à la reine : « Mamour, prenons courage, et dépêchons-nous d'achever la cérémonie qui nous coûte

déjà si cher. » Il demanda où était la princesse; sa nourrice s'avança, et lui dit : « Monseigneur, je vous assure qu'il y a plus de deux heures que je la cherche sans la pouvoir trouver. » Ces paroles mirent le comble à la douleur du roi et de la reine; elle se prit à crier comme un aigle à qui l'on a ravi ses petits, elle tomba évanouie. L'on eut toutes les peines du monde à la faire revenir. Les dames et les demoiselles pleuraient et disaient : « Quoi! la princesse est donc perdue! Pour comble de malheur, l'on vint avertir le roi que l'ambassadeur Fanfarinet était disparu, ce qui fut encore un surcroît d'affliction, qui acheva de désoler leurs majestés.

Le roi fit appeler tous ses conseillers et ses gendarmes. Il entra avec la reine dans une grande salle que l'on avait promptement tendue de noir : ils avaient quitté leurs beaux habits et pris chacun une longue robe de deuil. Quand on les vit en cet état, il n'y eut cœur si dur qui ne fût prêt à crever : la salle retentissait de sanglots et de soupirs. Au bout de quelques instants le roi prit la parole, et dit : « Mes amis, j'ai perdu ma chère fille Printanière; le diadème de la reine et mon poignard, qui valent leur pesant d'or, sont disparus avec elle, ainsi que l'ambassadeur Fanfarinet. Je crains bien que le roi son maître, n'en recevant point de nouvelles, ne vienne le chercher parmi nous, et qu'il ne

nous accuse de l'avoir fait périr. Encore prendrais-je patience si j'avais de l'argent; mais je vous avoue que les frais de la noce m'ont ruiné. Avisez donc, mes chers sujets, à ce que je peux faire pour recouvrer ma fille ainsi que Fanfarinet. »

Chacun admira la belle harangue du roi (il n'en avait jamais fait de si éloquente). Le seigneur Gambille, chancelier du royaume, prit la parole et dit :

« Sire, nous sommes tous désolés du malheur qui vous est arrivé, et nous voudrions avoir donné jusqu'à nos femmes et nos petits enfants, et que vous n'eussiez pas un si grand sujet de déplaisir : c'est sans doute un tour de la fée Carabosse. Les vingt ans de la princesse n'étaient pas encore accomplis; et, puisqu'il faut tout dire, j'ai remarqué qu'elle regardait à tous moments Fanfarinet, et qu'il la regardait aussi : peut-être que l'amour entre pour beaucoup dans ce qui s'est passé. »

A ces mots, la reine, qui était fort prompte, l'interrompit: « Prenez garde à ce que vous avancez, lui dit-elle, seigneur Gambille; sachez que la princesse n'est pas d'humeur à s'amouracher de Fanfarinet, je l'ai trop bien élevée. » Là-dessus, la nourrice qui écoutait tout vint se mettre à genoux devant le roi et la reine : « Je viens, dit-elle, vous

avouer ce qui est arrivé. La princesse eut envie de voir Fanfarinet, ou de mourir; nous fîmes un petit trou, par lequel elle l'aperçut, et sur-le-champ elle jura qu'elle n'en aurait jamais d'autre. » A ces nouvelles chacun s'affligea; l'on connut bien que le chancelier Gambille avait beaucoup de pénétration. La reine, toute dépitée, gronda la nourrice, la sœur de lait, la remueuse, la berceuse, et voulait les faire étrangler.

L'amiral Chapeau-Pointu, interrompant la reine, s'écria : « Allons, allons après Fanfarinet; il n'en faut point douter, ce misérable a enlevé notre princesse. » Tout le monde battit des mains, et répondit : « Allons. » Voilà que les uns se mirent sur la mer, et que les autres allèrent de royaume en royaume, battant le tambour et sonnant la trompette; puis quand on s'amassait autour d'eux, ils criaient : « Celui qui veut gagner dix mille pièces d'or n'a qu'à nous donner des nouvelles de la princesse Printanière que Fanfarinet a enlevée. » Chacun répondait : « Allez ailleurs, nous ne les avons point vus. »

Ceux qui poursuivaient la princesse par mer furent plus heureux; car après une assez longue navigation, ils aperçurent pendant une nuit quelque chose qui brillait devant eux comme un grand feu. Ils n'osèrent en approcher, ne sachant ce que ce pouvait être; mais tout d'un coup cette lumièr

s'arrêta dans l'île déserte des Écureuils : car c'était en effet la princesse et son amant, avec l'escarboucle qui brillait. Ils descendirent, et, après avoir donné cent écus d'or au bonhomme qui les avait amenés, ils lui dirent adieu et lui défendirent de parler de rien à personne.

La première chose qu'il rencontra, ce fut les vaisseaux du roi, qu'il n'eut pas plus tôt reconnus, qu'il les voulut éviter. Mais l'amiral l'ayant aperçu, dépêcha une barque après ; et le bonhomme était si vieux, si faible, qu'il n'avait pas assez de force pour ramer. On le joignit, et on l'amena devant l'amiral qui le fit fouiller; on lui trouva les cent écus d'or tout neufs; car on avait battu monnaie pour les noces de la princesse. L'amiral le questionna ; et pour n'être point obligé de répondre, il feignit d'être sourd et muet. « Ça, dit l'amiral, que l'on m'attache ce muet au grand mât, et qu'on lui donne les étrivières; il n'y a rien de meilleur pour les muets. » Quand le vieillard vit que c'était tout de bon, il avoua qu'une fille plus céleste qu'humaine et un gentil cavalier lui avaient commandé de les conduire dans l'île déserte des Écureuils. *A ces mots l'amiral* jugea bien que c'était la princesse ; il fit avancer sa flotte pour entourer l'île.



Cependant Printanière, fatiguée de la mer, ayant trouvé un gazon vert sous des arbres épais, se coucha dessus et s'endormit doucement; mais Fanfarinet, qui avait plus de faim que d'amour, ne la laissa pas longtemps en repos : « Croyez-vous, madame, lui dit-il en l'éveillant, que je puisse demeurer longtemps ici ? je ne vois rien à manger : quand vous seriez plus belle que l'aurore, cela ne me suffirait pas ; il faut de quoi se nourrir ; j'ai des dents bien longues, et l'estomac bien vide. — Quoi ! Fanfarinet, répliqua-t-elle, est-il possible que les marques de mon amitié ne vous tiennent lieu de rien? Est-il possible que vous ne soyez pas occupé de votre bonne fortune ? — Je le suis bien plutôt de mon malheur, s'écria-t-il ; plût au ciel que vous fussiez encore dans votre noire tour ! — Beau chevalier, lui dit-elle gracieusement, je vous prie de ne vous point fâcher ; je vais chercher partout, peut-être que je trouverai des fruits. — Puissiez-vous, lui dit-il, trouver un loup qui vous mange ! » La princesse affligée courut dans le bois, déchirant ses beaux habits aux ronces, et sa peau blanche aux épines : elle était égratignée comme si elle avait joué avec des chats. (Voilà ce que c'est que d'aimer les garçons ; il n'en arrive que des peines.) Après avoir été partout, elle revint bien triste vers Fanfarinet, et lui dit qu'elle n'avait rien trouvé : il lui tourna le dos, et s'éloigna d'elle, grommelant entre ses dents.

Ils cherchèrent le lendemain aussi inutilement ; de sorte qu'ils restèrent trois jours sans manger que des feuilles et quelques hannetons. La princesse ne s'en plaignit point, quoiqu'elle fût bien plus délicate : « Je serais contente, lui disait-elle, si je souffrais seule, et je ne me soucierais pas de mourir de faim, pourvu que vous eussiez de quoi faire bonne chère. — Il me serait indifférent, répliqua-t-il, que vous mourussiez, si j'avais ce qu'il me faut. — Est-il possible, ajouta-t-elle, que vous seriez si peu touché de ma mort ? Sont-ce là les serments que vous m'avez faits ? — Il y a grande différence, dit-il, d'un homme à son aise, qui n'a ni faim ni soif, ou d'un malheureux prêt à expirer dans une île déserte. — Je suis dans le même danger, continua-t-elle, et je ne m'en plains pas. — Vous y auriez bonne grâce, reprit-il brusquement ; vous avez voulu quitter père et mère pour venir courir la pretentaine. Nous voilà fort à notre aise ! — Mais c'est pour l'amour de vous, Fanfarinet, dit-elle en lui tendant la main. — Je m'en serais bien passé, dit-il. » *Et là-dessus il lui tourna le dos.*

La belle princesse, outrée de douleur, se prit à tant pleurer, qu'elle aurait attendri un rocher. Elle s'assit au pied d'un buisson chargé de roses blanches et vermeilles. Après les avoir regardées quelque temps, elle leur dit :

« Que vous êtes heureuses, jeunes fleurs ! les zéphyrs vous



caressent, la rosée vous humecte, le soleil vous embellit, les abeilles vous chérissent, vos épines vous défendent, chacun vous admire. Hélas! faut-il que vous soyez plus tranquilles que moi? » Cette réflexion lui fit répandre une si grande abondance de larmes que le pied du rosier en était tout mouillé. Elle vit alors avec un grand étonnement que le buisson s'agitait, que les roses s'épanouissaient, et que la plus belle lui dit : « Si tu n'avais point aimé, ton sort serait aussi digne d'envie que le mien : qui aime s'expose aux derniers malheurs. Pauvre princesse! prends dans le creux de cet arbre un rayon de miel; mais ne sois pas assez simple pour en donner à Fanfarinet. » Elle courut à l'arbre, ne sachant encore si elle rêvait ou si elle était bien éveillée. Elle trouva le miel, et dès qu'elle l'eut, elle le porta à son ingrat amant. « Voici, lui dit-elle, un rayon de miel; j'aurais pu le manger seule, mais j'aime mieux le partager avec vous. » Sans la remercier ni la regar-

der, il le lui arracha et le mangea tout entier, refusant de lui en donner un petit morceau. Il ajouta même la raillerie à la brutalité; il lui dit que cela était trop sucré, qu'elle se gâterait les dents, et cent autres impertinences semblables.

Printanière, plus affligée qu'elle l'eût encore été, s'assit sous un chêne, et lui fit à peu près un compliment semblable à celui qu'elle avait fait au rosier. Le chêne, ému de compassion, baissa vers elle quelqu'une de ses branches, et lui dit : « Ce serait dommage que tu cessasses de vivre, belle Printanière; prends cette cruche de lait et la bois sans en donner une goutte à ton ingrat amant. » La princesse, tout étonnée regarda derrière elle; aussitôt elle vit une grande cruche pleine de lait; elle ne se souvint alors que de la soif que Fanfarinet pouvait avoir, après avoir mangé plus de quinze livres de miel, elle courut lui porter sa cruche. « Désaltérez vous, beau Fanfarinet, dit-elle, et souvenez-vous de m'en garder, car je meurs de faim et de soif. » Il prit rudement la cruche, et but tout d'un trait; puis, la jetant sur des pierres, la mit en morceaux, disant avec un sourire malin : « Quand on n'a pas mangé, l'on ne doit pas avoir soif. »

La princesse joignit ses mains l'une dans l'autre; et levant ses beaux yeux vers le ciel : « Ah! s'écria-t-elle, je l'ai bien mérité; voilà une juste punition pour avoir quitté le roi et la

reine pour avoir aimé si inconsidérément un homme que je ne connaissais point, pour avoir fui avec lui sans me souvenir ni de mon rang, ni des malheurs dont j'étais menacée par Carabosse. » Elle se prit encore à pleurer plus amèrement qu'elle eût fait de sa vie, et s'enfonçant dans le plus épais du bois, elle tomba de faiblesse au pied d'un ormeau sur lequel était perché un rossignol qui chantait à merveille. « Prends courage, lui dit le rossignol, et cherche dans ce buisson, tu y trouveras des dragées et des tartelettes de chez Lecoq; mais ne sois plus assez imprudente pour en donner à Fanfarinet. » La princesse n'avait pas besoin de cette défense pour s'en garder; elle n'avait pas encore oublié les deux derniers tours qu'il lui avait faits, et puis elle avait si grand besoin de manger, qu'elle croqua toute seule les amandes et les tartelettes. Le goulu Fanfarinet, l'ayant aperçue manger sans lui, entra dans une si grande colère, qu'il accourut les yeux étincelants de rage, et l'épée à la main pour la tuer. Elle découvrit promptement la pierre du couvre-chef, qui rendait invisible, et s'éloignant de lui elle lui reprocha son ingratitude dans des termes qui faisaient assez connaître qu'elle ne pouvait encore le haïr.

Cependant l'amiral Chapeau-Pointu avait dépêché *Jean Caquet, botté de paille, courrier ordinaire du cabinet,* pour



aller dire au roi que la princesse et Fanfarinet étaient descendus dans l'île des Écureuils; mais que ne connaissant pas le pays, il craignait les embuscades. A ces nouvelles, qui donnèrent beaucoup de joie à leurs majestés, le roi se fit apporter un grand livre dont chaque feuillet avait huit aunes de long: c'était le chef-d'œuvre d'une savante fée, où était la description de toute la terre. Il connut aussitôt que l'île des Écureuils n'était pas habitée : « Va, dit-il à Jean Caquet, ordonner de ma part à l'amiral de descendre promptement; il se serait bien passé, et moi aussi, de laisser ma fille si longtemps avec Fanfarinet. »

Dès que Jean Caquet fut arrivé à la flotte, l'amiral fit battre les tambours, les timbales; l'on sonne les trompettes, l'on joue du hautbois, de la flûte, du violon, de la vielle, des orgues, de la guitare; voilà un tintamarre désespéré, car tous les instruments de guerre et de paix se faisaient entendre par toute l'île. A ce bruit, la princesse alarmée courut vers son amant, pour lui offrir son secours. Il n'était pas brave; le péril commun les réconcilia bien vite. « Tenez-vous derrière moi, lui dit-elle; je marcherai de-

vant, je découvrirai la pierre invisible, et je prendrai le poignard de mon père pour tuer les ennemis, pendant que vous les tuerez avec votre épée. »

La princesse invisible s'avança parmi les gens d'armes; Fanfarinet et elle tuaient tout sans être vus; l'on n'entendait autre chose que crier : « Je suis mort, je me meurs. » Les soldats avaient beau tirer, ils n'attrapaient rien, car la princesse et son amant faisaient le plongeon comme des canes, et les coups passaient par-dessus leurs têtes. Enfin l'amiral, affligé de perdre tant de monde d'une manière si extraordinaire, sans savoir qui l'attaquait, ni comment se défendre, fit sonner la retraite, et retourna dans ses vaisseaux pour en tenir conseil.

La nuit était déjà bien avancée ; la princesse et Fanfarinet allèrent se réfugier dans le plus épais du bois. Elle était si lasse qu'elle se coucha sur l'herbe, et commençait à dormir, lorqu'elle entendit une petite voix douce qui lui dit à l'oreille: « Sauve-toi, Printanière ; car Fanfarinet veut te tuer et te manger. » Ouvrant vite les yeux, elle aperçut à la lueur de son escarboucle que le méchant Fanfarinet avait le bras levé, prêt à lui percer le sein de son épée ; car la voyant si grassette et si blanchette, et ayant bon appétit, il voulait la tuer pour la manger. Elle ne délibéra plus sur ce qu'elle devait

faire; *elle tira doucement son poignard, qu'elle avait gardé depuis la bataille, et lui en donna un si furieux coup dans*



l'œil, qu'il mourut sur-le-champ. «Va, ingrat, s'écria-t-elle, reçois cette dernière faveur comme celle que tu as le mieux méritée; sers à l'avenir d'exemple aux perfides amants, et que ton cœur déloyal ne jouisse d'aucun repos.»

Lorsque les premiers mouvements de colère furent passés, et qu'elle pensa à l'état où elle était, elle demeura presque aussi morte que celui qu'elle venait de tuer. «Que deviendrai-je? s'écria-t-elle en pleurant; je suis seule dans cette île; les bêtes sauvages me vont dévorer, ou je mourrai de faim: elle regrettait presque de ne s'être pas laissée manger

par Fanfarinet. Elle s'assit toute tremblante, attendant le jour, qu'elle souhaitait bien fort; car elle craignait les esprits, et surtout le cauchemar.

Comme elle était appuyée contre un arbre et qu'elle regardait en l'air, elle aperçut d'un côté un beau chariot d'or, tiré par six grosses poules huppées; un coq servait de cocher, et un poulet gras de postillon. Il y avait dans le chariot une dame si belle, si belle, qu'elle ressemblait au soleil; son habit était tout brodé de paillettes d'or et de barres d'argent. Elle vit un autre chariot attelé de six chauves-souris; un corbeau servait de cocher, et un escarbot de postillon. Il y avait dedans une petite magotine affreuse, dont l'habit était de peau de serpent, et sur sa tête un gros crapaud qui servait de fontange.

Jamais au grand jamais l'on n'a été si étonné que le fut la princesse. Comme elle considérait ces merveilles, elle vit tout d'un coup les chariots s'avancer l'un vers l'autre; et la belle dame tenant une lance dorée, et la laide une pique rouillée, elles commencèrent un rude combat qui dura plus d'un quart d'heure. Enfin la belle fut victorieuse; la laide s'enfuit avec ses chauves-souris. En même temps la belle descendit jusqu'à terre, et s'adressant à Printanière :

« Ne craignez point, aimable princesse, lui dit-elle; je

ne viens en ces lieux que pour vous obliger; le combat que j'ai eu contre Carabosse n'a été que pour l'amour de vous. Elle voulait avoir l'autorité de vous donner le fouet, parce que vous êtes sortie de la tour quatre jours avant les vingt ans; mais vous avez vu que j'ai pris votre parti, et que je l'ai chassée; jouissez du bonheur que je vous ai acquis. » La princesse reconnaissante se prosterna devant elle : « Grande reine des fées, lui dit-elle, votre générosité me ravit; je ne sais comment vous remercier; mais je sens bien que je n'ai pas une goutte de ce sang que vous venez de conserver, qui ne soit à votre service. » La fée l'embrassa trois fois, et la rendit encore plus belle qu'elle n'était (en cas que ce fût une chose possible). Elle ordonna à son coq d'aller aux vaisseaux du roi, dire à l'amiral de venir sans crainte; elle envoya le poulet gras à son palais, querir les plus beaux habits du monde pour Printanière.

L'amiral, aux nouvelles que lui dit le coq, demeura si ravi, qu'il en pensa être malade. Il vint promptement dans l'île avec tous ses gens, et jusqu'à Jean Caquet, qui voyant la précipitation avec laquelle chacun descendait des vaisseaux, se hâta comme les autres, et prit sur son épaule une broche qui était toute chargée de gibier.

A peine l'amiral Chapeau-Pointu eut-il fait une lieue, qu'il

vit dans une grande route du bois le chariot aux poules, et le deux dames qui se promenaient. Il reconnut sa princesse, et vint se mettre à ses pieds; mais elle lui dit que tous les honneurs étaient dus à la généreuse fée, qui l'avait garantie des griffes de Carabosse; de sorte qu'il lui baisa le bas de sa robe, et lui fit le plus beau compliment qui se soit jamais prononcé en pareille occasion. Pendant qu'il parlait, la fée l'interrompit et s'écria : « Je vous jure que je sens du rôt. — Oui, madame, répliqua Jean Caquet, en montrant la broche chargée d'excellents petits pieds; il ne tiendra qu'à votre grandeur d'en tâter. — Très-volontiers, dit-elle, moins pour l'amour de moi que pour l'amour de la princesse, qui a besoin de faire un bon repas. » En même temps l'on fut querir au vaisseau toutes les choses nécessaires; et la joie d'avoir retrouvé la princesse, jointe à la bonne chère, ne laissèrent rien à souhaiter.

Le repas étant fini, et le poulet gras de retour, la fée habilla Printanière d'une robe de brocart or et vert, semée de rubis et, de perles; *elle noua ses beaux cheveux blonds avec des cordes de diamants et d'émeraudes*, elle la couronna de fleurs, et la faisant monter dans son chariot, toutes les étoiles qui la virent passer crurent que c'était l'aurore qui n'était pas encore rentrée, et elles lui disaient en passant : « Bonjour, l'Aurore. »



Après de grands adieux de la part de la fée et de celle de la princesse, elle lui dit : « Eh quoi ! madame, ne dirai-je point à la reine ma mère qui m'a fait tant de bien ? — Belle princesse, répliqua-t-elle, embrassez-la pour moi et lui dites que je suis la cinquième fée qui vous doua à votre naissance. »

La princesse étant dans le vaisseau, l'on tira plus de cent coups de canon, et plus de mille fusées. Elle arriva heureusement au port ; et trouva le roi et la reine qui l'attendaient avec tant de bonté, qu'ils ne lui laissèrent pas le temps de leur demander pardon de ses extravagances passéees, quoiqu'elle se fût jetée à leurs pieds dès qu'elle les avait vus ; mais

la tendresse paternelle l'avait prévenue, et l'on mit tout sur la vieille Carabosse.

Dans le même temps le fils du grand roi Merlin arriva, inquiet de ne recevoir aucune nouvelle de son ambassadeur. Il avait mille chevaux, et trente laquais bien habillés de rouge, avec de riches galons d'or : il était cent fois plus aimable que l'ingrat Fanfarinet. L'on n'eut garde de lui conter l'aventure de l'enlèvement, cela lui aurait peut-être donné quelques soupçons : on lui dit d'un air fort sincère que son ambassadeur ayant soif, et voulant tirer de l'eau pour boire, était tombé dans le puits, et s'y était noyé. Il le crut sans peine, et l'on fit la noce, où la joie fut si grande, qu'elle effaça tous les chagrins passés.



TABLE DES MATIÈRES.



LES FÉES, par CHARLES PERRAULT. — Vignettes par Gérard Séguin.

GRACIEUSE ET PERCINET, par Madame D'AULNOY. — Vignettes par Gérard Séguin.

PRINTANIÈRE, par Madame D'AULNOY. — Vignettes par Baron.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

